INTRODUCTION

AU SECOND VOLUME.

Nihil ergo magis præstandum est quàm ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem, pergentes, non quà eundum est, sed quà itur..... Primi exitio sequentibus sunt, versatque nos et præcipitat error. Quæramus igitur quid optimum, non quid usitatissimum.

SENECA, *in libro* De vita beata.

Nous avons considéré dans le premier volume l'origine, la nature, les symptômes de différentes maladies qui semblent avoir affecté les parties génitales des deux sexes dans tous les temps et dans tous les climats. Nous avons montré que ces maladies locales étoient, pour la plupart, l'effet d'une acrimonie, d'un *virus* ou *stimulus* quelconque appliqué à ces organes; et nous les avons, en conséquence, distinguées en différentes espèces, selon leurs causes. Nous y avons considéré plus particulièrement les maux qui sont produits dans ces parties par le virus spécifique que nous nommons

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0009-5

aujourd'hui *vénérien* ou *syphilitique*. Dans ce second volume, nous allons traiter de la maladie vénérienne ou syphilitique proprement dite, ou des symptômes, des effets et de la nature du virus qui produit cette maladie dans le systême entier du corps, ou dans toute l'économie animale.

Nous ne trouvons aucune trace de ce mal, ou plutôt de cet assemblage des symptômes qui, réunis, constituent proprement la maladie syphilitique, dans les anciens auteurs grecs, latins ou arabes. Sa première apparition en Europe, selon le témoignage unanime des auteurs qui ont écrit ou qui nous ont laissé quelque monument sur cette maladie, date de la fin du quinzième siècle. Quoique incertains sur l'époque exacte ou l'année, et sur l'endroit où elle s'est montrée pour la première fois, presque tous les auteurs contemporains sont d'accord cependant pour fixer, depuis l'an 1493 jusqu'à l'an 1520, la période dans laquelle cette maladie exerça ses ravages les plus violens : ils s'accordent tous aussi à la regarder comme une maladie *cutanée*, *contagieuse*, *nouvelle* et *inconnue* auparavant, très-différente de la *Lèpre*, laquelle étoit alors une maladie très-répandue, puisque dix-neuf mille hôpitaux

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0010-6 DFG

des pays habités par les chrétiens étoient remplis de malades de cette sorte. Tous les auteurs de ce temps, dont je viens de parler, conviennent que les signes ou symptômes caractéristiques de cette nouvelle maladie étoient des boutons *ou pustules non* suppurans, et des excroissances hideuses de la grosseur d'un gland, sur la peau, et sur-tout au visage, des ulcères rongeans à la gorge, des exostoses et des douleurs nocturnes aux os. Le médecin *Alexander Benedictus*, qui a écrit en 1497, ajoute qu'il a vu des malades qui ont perdu les yeux, le nez, les mains, les pieds, et d'autres membres. Il est très-digne de remarque que, quoique plusieurs de ces auteurs contemporains fassent mention de l'affection des parties génitales, et disent que le mal se communiquoit le plus souvent (*ut plurimùm*) par le coït, aucun ne désigne cette affection comme essentielle ou caractéristique de cette maladie (1).

---

(1) Ceci doit d'autant moins nous étonner, que nous avons fait voir, dans l'Introduction au premier volume de cet ouvrage, que les *ulcères*, les *bubons*, les *phimosis*, les *paraphimosis*, les *condylômes*, les *verrues aux parties génitales*, avoient été toutes des maladies très-connues des anciens Grecs et Romains, ainsi que dans des temps postó-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0011-1 DFG

Tous regardent la maladie comme pestilentielle et contagieuse *sans coït*, et même sans contact immédiat quelconque.

Schellig, médecin allemand, un des premiers qui aient écrit sur cette maladie, dont l'ouvrage (1) parut en 1494 ou en 1495, dit positivement que ce poison est très-subtil, et qu'il devient aisément contagieux, non-seulement par l'air (2), l'haleine et la respiration, ou l'habitation dans la même chambre, mais encore par les vêtemens qui ont été portés par les personnes infectées; et il craint qu'on

---

rieurs, comme nous le voyons sur-tout dans les écrits de *Lanfranc*, de G. de *Salicet* au treizième siècle, et de *Gordon*, d'*Arnauld de Villeneuve* et de *Guy de Chauliac*, au quinzième siècle.

(1) Consilium in *Pustulas malas*, morbum quem *malum de Francia* vulgus appellat. *Heidelbergæ*, in-4°.

(2) Cette idée ou crainte de contagion s'est soutenue encore plus de trente ans après, puisque, dans l'an 1529, le cardinal *Wolsey*, premier ministre de *Henri VIII*, fut accusé à la chambre haute d'Angleterre d'avoir parlé bas à l'oreille du roi, sachant bien que lui Wolsey étoit infecté de la maladie vénérienne. *Hume*, *hist. of England*, t. IV, pag. 451, note *c*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0012-7 DFG

ne puisse même être infecté dans les bains communs (1).

Gaspard Torella observe, dans son Traité écrit en 1500, que cette maladie se propageoit de son temps, en général, seulement par le contact immédiat, et que la partie qui venoit en contact souffroit toujours la première, que ce fût la bouche, le visage ou les mamelons des nourrices : ce qui montre évidemment qu'avant lui, dans le premier temps de l'apparition de la vérole, on avoit observé ou au moins regardé cette maladie comme contagieuse pour l'atmosphère seule, sans contact immédiat ; et ce qui prouve en même temps que ce mal se propageoit souvent alors sans coit par d'autres voies. Mais nous avons une preuve plus directe de cette dernière assertion.

Natalis Montesaurus, qui a écrit en 1497, et qui fut lui-même affligé de la maladie, attribue son origine à la conjonction de *Saturne* avec la tête d'*Aries*. Il ne fait pas non plus mention de l'affection des parties génitales,

(1) C'est cette opinion qui probablement a fait abandonner l'usage des bains, un des moyens les plus salutaires à employer dans cette maladie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0013-3 DFG

mais il parle principalement des douleurs nocturnes des os.

Bartholomæus Montagnana 1498 (*Consilium medicum pro illust. et reverend. episcopo et Hungariæ vice-rege.* Voyez *in collect. Luisini.*) dit que la maladie étoit nouvelle et inconnue : il recommande des évacuations, et conseille à l'évêque malade le *coït modéré.* Rien ne prouve plus évidemment que la maladie existoit alors très-fréquemment sans aucune affection des parties génitales.

Jac. Cataneus (*Tractat. de morbo gallico*, 1504) est le premier qui fasse mention que la maladie syphilitique reste, chez quelques individus, cachée plus ou moins long-temps, « pendant des mois et des années (*ad menses et annos*). »

Pierre Pinctor (*De morbo fœdo et occulto, his temporibus affligente :* Romæ, 1500, in-4°) dit que la maladie étoit nouvelle, et qu'elle commença en 1483 (1) : il parle de trois ma-

(1) *Pro vera notitia hujus capituli dignum esse dicimus, quòd hic morbus cœpit exordium anno* 1483, cap. IV et cap. XIII. *Contagiosus morbus est. Nam unus homo infectus dicto morbo potest inficere homines conversantes*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0014-9 DFG

lades remarquables qu'il a guéris de cette maladie par les frictions mercurielles; le *cardinal de Ségovie*, le *chanoine Centez*, et le *pape Alexandre VI*. Il parle des douleurs affreuses nocturnes des os, et des pustules sur tout le corps. Il ne dit rien des parties génitales.

Georg. Vella (*Consilium medicum pro morbo gallico*, 1505) dit que la maladie se communiquoit seulement par le coït; mais il ajoute ces mots frappans : « Qu'une femme peut être infectée et communiquer la maladie à plusieurs hommes, sans en avoir elle-même la moindre apparence. »

Marc. Anton. Coccius Sabellicus, historien fameux en 1506, qui est mort de cette maladie, dit, dans sa *Rhapsodia historica*, que

---

et stantes cum infecto, etiamque potest inficere aërem camerae et domum ubi habitant, et sic pertransit de uno homine ad alium, et de unâ domo ad aliam; perducitur ille aër maliciosus per totam civitatem, et inde inficiuntur homines illius civitatis ex hoc contagio : tamen dicimus ipsam ægritudinem magis contagiosam esse propter coitum cum muliere habente hunc morbum, et maximè illius cum qua homo habens hunc morbum coierit. — Ce passage éclaircit d'une manière frappante l'inscription sépulcrale que j'ai insérée plus bas, pag. xix.

la maladie, dans son apparition, a commencé avec des pustules sur toute la surface du corps, lesquelles se sont changées après dans des ulcères hideux : il ne parle point des parties génitales.

Joann. Benedictus (*Tractatus de morbo gallico*, 1508, in-4°) dit que la maladie a commencé en 1493; qu'elle se communique par le contact, les baisers, les nourrices, le coït. Il attribue sa cause à la conjonction des astres, et il fait l'observation intéressante qu'elle n'étoit plus si violente alors qu'à son commencement.

Ulrich van Hutten (*Libellus de Guajaci medicina et morbo gallico :* Moguntiæ, 1519, in-4°) fait la même observation, que les symptômes de la maladie avoient été plus terribles au commencement de son apparition. Ses expressions sont bien remarquables. Il dit : En effet, la maladie fut si horrible dans les commencemens qu'elle parut, qu'on peut à peine la regarder aujourd'hui (en 1519) comme étant de la même espèce. Elle étoit accompagnée des ulcères de la forme et de la grandeur d'un gland de chêne, qui étoient durs et proéminens, et qui répandoient une matière très-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0016-1 DFG

corrompue, et tellement fétide, que, quand elle frappoit l'odorat, on se croyoit infecté du mal (1). Il avoit été lui-même affecté de cette maladie; et, après avoir essayé en vain le mercure et tous les autres remèdes, il s'étoit guéri à la *fin* radicalement par la décoction de Gayac, dont la découverte est due à *Hernandès d'Oviedo*, qui apprit son usage des indigènes de l'île *Hispaniola*.

Pour donner une idée plus exacte des symptômes affreux qui accompagnoient la maladie syphilitique dans le temps de son apparition en Europe, j'ajouterai à la description de *van Hutten* celle qu'en donne *Fracastor*, dans son beau poëme intitulé : *Syphilis, sive morbus gallicus*, 1521.

Protinus informes totum per corpus achores
Rumpebant, faciemque horrendam et pectora fœdè
Turpabant; species morbi nova : pustula summæ
Glandis ad effigiem, et pituita marcida pinguis,

---

(1) *Quippe tanta fuit, cùm primum oriretur, fœditate, ut qui nunc grassatur vix illius generis esse putetur. Ulcera in quernæ glandis speciem et magnitudinem, aspera, exporrecta, spurcus ab his profluens humor; fetor verò tantus exhalans, ut cujus nares contigisset odor ille, infici mox crederetur.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0017-7 DFG

Tempore quæ multo non post adaperta dehiscens,
Mucosâ multum sanie taboque fluebat.
Quin etiam erodens altè, et se funditus abdens
Corpora pascebat miserè, nam sæpius ipsi
Carne suâ exutos artus, squallentiaque ossa
Vidimus, et fœdo rosea ora dehiscere hiatu,
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.
Tum sæpè aut cerasis, aut Phyllidis arbore tristi,
Vidisti pinguem ex udis manare liquorem
Corticibus : mox in lentum durescere gummi.
Haud secùs hac sub labe solet per corpora mucor
Diffluere : hinc demùm in turpem concrescere callum.
Unde aliquis ver ætatis, pulchramque juventam
Suspirans, et membra oculis deformia torvis
Prospiciens, fœdosque artus, turgentiaque ora,
Sæpè deos, sæpè astra, miser, crudelia dixit.
Interea dulces somnos, noctisque soporem
Omnia per terras animalia fessa trahebant :
Illis nulla quies aderat ; sopor omnis in auras
Fugerat : His oriens ingrata Aurora rubebat :
His inimica dies, inimicaque noctis imago.
Nulla Ceres illos, Bacchi non ulla juvabant
Munera ; non dulces epulæ ; non copia rerum ;
Non urbis, non ruris opes ; non ulla voluptas.

Jean Lemaire, poëte français, né en 1473, et mort en 1524, dans son poëme intitulé : *De Cupido et d'Atropos*, donne aussi une description graphique de la maladie.

Mais en la fin, quand le venin fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0018-3 DFG

Si très-hideux, si laids, et si énormes,
Qu'on ne vit onc visages si difformes.
Ne onc ne reçut si très-mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure.
Au front, au col, au menton et au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
. . . . . .
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit Gorre, ou la Vérole grosse,
Qui n'épargnoit ni couronne ni crosse.
Pocques l'ont dit les Flamands et Picarts,
Le *Mal français* la nomment les Lombards.
Si a encore d'autres noms plus de quatre.
Les Allemands l'appellent *Grosse blattre :*
Les Espagnols *la Baus* l'ont nommée.

En comparant les observations précédentes, il me paroît évident que la maladie syphilitique, au commencement de son apparition jusqu'à l'an 1524, étoit, dans sa nature et dans tous ses effets ou symptômes, beaucoup plus ressemblante à l'*Yaws* des Africains, (voy. *ch. XV*), au *sibbens* des Écossois (voy. *chap. XIV*), et à la nouvelle maladie du Canada (voy. *chap. XII*), qu'à la maladie syphilitique mitigée, telle que nous la voyons aujourd'hui en Europe.

Il est difficile, et peut-être tout-à-fait impossible, de fixer l'année précise à laquelle cette terrible maladie s'est manifestée, pour

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0019-1 DFG

la première fois, en Europe. Cependant d'après les autorités dont nous parlerons tout à l'heure, il y a un grand degré de probabilités, que cette maladie a paru vers l'an 1483 ou 1484, et qu'elle a commencé à se répandre généralement, surtout en Italie et bientôt après en France, dans les années 1493, 1494 et 1495, à la manière d'une maladie épidémique si contagieuse, qu'on la regardoit comme pestilentielle, et qu'il en mouroit beaucoup de monde.

On ne sait pas mieux comment et dans quel endroit ce virus a pris naissance, s'il a été importé en Europe d'une autre partie du globe, ou s'il y a été engendré par quelque cause générale et inconnue. L'occasion de discuter un peu plus profondément qu'on ne l'a encore fait cette matière intéressante, mais obscure et embrouillée, se présente ici, sur-tout depuis que le docteur *Hensler* (1) a dirigé sur elle cet esprit de recherches qui le rend si supérieur à ceux qui l'ont précédé.

Roderigue Diaz de Isla dit, dans son Traité *contra las Bubas*, qu'une maladie inconnue

(1) Geschichte der Lustseuche, 2ten bandes 2tes stuck. *Hamburg*. 1789.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0020-1 DFG

jusqu'alors commença à se répandre à Barcelone, en 1493, bientôt après l'arrivée de *Christophe Colomb* de l'île Saint-Domingue dans cette ville, et qu'elle s'y répandit dans un instant. Il ajoute que, l'année suivante, les troupes espagnoles furent envoyées à Naples contre l'armée française qui assiégeoit alors cette dernière ville, d'où la même maladie fut communiquée aux Français, qui, ne la connoissant pas, lui ont donné le nom de mal de Naples (*Malum Neapolitanum*). Ces troupes, dit-il, après avoir levé le siége, retournant par l'Italie en France, disséminèrent la maladie parmi les Italiens, qui lui donnèrent, par la même raison, le nom de *male franzese*, ou mal français (*morbus gallicus*).

La plupart des auteurs, principalement *Astruc*, *van Swieten*, et dernièrement encore *Girtanner* (1), ont maintenu fortement, et sur-tout d'après ce témoignage de *Diaz de Isla*, que la maladie vénérienne fut apportée en Espagne par Colomb et ses compagnons, de

(1) Dans son *Traité sur la maladie vénérienne*, Gœttingue, 1789, en trois volumes in-8°, qui contient l'histoire la plus complète de tous les auteurs qui ont écrit sur cette maladie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0021-7 DFG

retour de leur premier voyage aux îles Caraïbes en 1493; qu'elle passa des Espagnols aux Napolitains, qui la communiquèrent aux Français, qui faisoient alors le siége de leur ville; qu'enfin ces derniers la répandirent parmi les Italiens, et après parmi leurs compatriotes, et qu'elle fut de là disséminée avec rapidité chez les autres nations de l'Europe.

Quoique ces auteurs aient soutenu cette opinion par beaucoup d'argumens plausibles sur l'origine de la maladie vénérienne, je la crois peu fondée. Voici les raisons principales qui m'empêchent d'y souscrire, et qui me font croire que l'origine ou la source du virus syphilitique, ou mal vénérien, est très-différente de celle que ces auteurs lui ont assignée.

1°. C. Colomb arriva de son premier voyage, au mois de mars 1493, à Palos, d'où il étoit parti. De cette ville, il alla par terre, en traversant toute l'Espagne, à Barcelone, où la Cour étoit pour lors. Il étoit accompagné de quelques personnes de son équipage, et de six Indiens qui étoient bien portans : car des autres qu'il avoit amenés avec lui d'Hispaniola, un étoit mort pendant la traversée, et il en laissa deux ou trois malades à Palos (on ne dit pas de quelle maladie). Il paroît

peu probable, d'après cette circonstance, que les individus qui l'accompagnèrent fussent malades; et par conséquent il n'y a pas, en quelque sorte, le moindre degré de probabilité que la maladie vénérienne ait été apportée par eux de Palos à Barcelone.

2°. Le reste de l'équipage de *Colomb* resta à Palos ou à Séville; et ce qui est sur-tout très-remarquable, aucun historien, du moins que je sache, ne dit que le mal ait été disséminé dans ces deux villes par ceux qui le composoient. Il n'y a aucune preuve authentique que les compagnons de voyage de *Colomb* en fussent infectés : du moins ce navigateur n'en dit-il rien dans la relation de ses deux premiers voyages.

3°. Oviedo est le seul historien contemporain qui dise, et encore d'une manière vague, que la maladie vénérienne étoit une maladie connue et commune à Hispaniola, et qu'elle nous est venue de cette île; mais il ne dit point que ce fut dans le premier voyage de Colomb qu'elle fut apportée en Europe. Il assure, au contraire, en terme très-précis, qu'elle le fut dans le second, qui ne se termina que dans l'été de 1496; tandis que le retour de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0023-9 DFG

Colomb, de son premier voyage, fut au mois de mars 1493. C'est par méprise que *Girtanner* avance qu'*Oviedo* parloit du premier voyage de *Colomb*. Au surplus, quand même *Oviedo* auroit dit cela, il ne mériteroit pas d'être cru, parce que c'est un historien peu exact et peu instruit, et que d'ailleurs il n'avoit tout au plus que quinze ans à l'époque où *Colomb* vint à Barcelone, après son premier voyage.

4°. On auroit encore grand tort de conclure que la maladie vénérienne a été apportée des Indes Occidentales, parce qu'elle régnoit épidémiquement dans cette partie du monde à l'époque où Colomb se rembarqua pour revenir en Europe.

5°. De ce que cette maladie a commencé à paroître dans Barcelone vers le temps du retour de *Colomb*, il ne s'ensuit nullement (et *de Isla* ne le dit pas même positivement) qu'elle a été apportée et communiquée par ses compagnons aux habitans de cette ville. D'ailleurs, le témoignage de *de Isla*, que la maladie vénérienne s'est manifestée pour la première fois à Barcelone en 1493, ne mériteroit aucune confiance. En effet, il paroît que cet

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0024-5 DFG

auteur étoit un médecin de Séville ; il n'a écrit son livre *Contra las bubas* que vers l'an 1555 ; et enfin ce qu'il y dit n'est confirmé par aucun autre auteur *contemporain*, c'est-à-dire qui ait vécu dans les vingt-cinq premières années après l'apparition de la vérole. P. *Martyr*, entr'autres, *savant distingué*, qui étoit attaché au roi d'Espagne, et se trouvoit à la cour de Barcelone, écrivoit à ses amis tout ce qui se passoit dans cette ville pendant son séjour. Or il ne fait aucune mention, dans ses lettres, de cette prétendue apparition de la vérole dont parle *de Isla*. Et il est à remarquer que P. *Martyr*, venu de Rome en Espagne en 1487, directeur en 1492 de l'École établie par la reine Isabelle pour la jeune noblesse de Castille, qui étoit à Barcelone au mois d'avril 1493, et qui y resta jusqu'au mois de novembre de la même année, paroît avoir été parfaitement instruit de tout ce qui s'y passoit alors ; et il décrit entre autres choses l'arrivée de *Colomb* à Barcelone et la réception honorable qu'on lui fit. Mais, encore une fois, il ne dit pas un mot de l'apparition de la vérole à cette époque, ni qu'elle y fut apportée et propagée par les compagnons du célèbre navigateur venus avec lui dans cette ville. Il n'en parle pas davantage

dans un autre ouvrage (*De rebus oceanicis*), dans lequel il traite *ex professo* des choses remarquables découvertes par *Colomb*.

6°. Mais l'argument qui me paroît le plus fort contre l'opinion d'*Astruc*, etc. est une lettre écrite par ce même P. *Martyr*, en avril 1488, c'est-à-dire cinq ans avant le retour de *Colomb* de son premier voyage, et par conséquent six ou sept ans avant que les troupes françaises fussent devant Naples. Dans cette lettre, il fait évidemment mention de la maladie vénérienne, telle qu'elle se montroit dans son origine (1).

7°. Je joindrai à ce passage de *P. Martyr*

---

(1) *Petri* MARTYRIS Angierii Mediolanensis *epist. LXVIII*, *ARIO LUSITANO*, *Græcas litteras Salmanticæ profitenti*, *valetudinario*.

In peculiarem te nostræ tempestatis morbum, qui appellatione hispanâ *Bubarum* dicitur (ab Italis *morbus gallicus*; medicorum *Elephantiam* alii, alii aliter appellant), incidisse præcipitem, libero ad me scribis pede. Lugubri autem elogo calamitatem, ærumnasque gemis tuas; *articulorum impedimentum*, *internodiorum hebetudinem*, *juncturarum* omnium *dolores* intensos esse proclamas; *ulcerum* et *oris fœditatem* superaddis; miserandâ promis eloquentiâ; conquereris, lamentaris, deploras, etc.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0026-7 DFG

une inscription sépulcrale non moins remarquable, et qui, d'après mes recherches historiques, me paroît avoir plus de rapport à la maladie vénérienne qu'à toute autre, quoiqu'on ait voulu lui donner une explication différente. Elle prouve incontestablement, si mon opinion est fondée, qne la vérole ou maladie syphilitique étoit connue en Europe bien avant le voyage de *C. Colomb.* Cette épitaphe se trouve à Rome dans l'église appelée *Sta. Maria del Populo*, sur le tombeau d'un Romain qui mourut à l'âge de trente ans, au mois de juillet 1485, d'une maladie que l'on connoissoit alors sous le nom de peste inguinale (*Pestis inguinaria*) (1).

---

(1) *Marco Antonii Equitis Romani*
Filio, ex nobili Albertonum Familia,
Corpore animoq insigni,
Qui, annum agens XXX,
Peste inguinaria interiit
Anno salutis christianæ
M. CCCCLXXXV. Die XXII Julii.
Heredes B. M. P.

Cette épitaphe coïncide d'une manière surprenante avec l'époque de la lettre de *P. Martyr*, ainsi qu'avec le passage de *P. Pinctor*, cité ci-dessus, *page vj*.

Voy. *Inscriptiones romanæ infimi ævi Romæ existen-*

Cette peste inguinale me paroît être évidemment la même maladie que celle appelée *Bubœ*, si bien décrite par *P. Martyr*, la *peste* ou *contagion* dont parle *P. Pinctor*, et la *maladie pestilentielle* (morbus pestiferus) des *Marrani*, dont *Steph. Infessura*, *Nauclerus* et *Fulgose*, que je vais citer tout à l'heure, font mention. S'il en étoit ainsi, il seroit evident que la vérole avoit déja fait en Europe de grands ravages en 1483, 85, 88 et 92, c'est-à-dire sept à huit ans avant que *Colomb* fût parti pour faire des découvertes, ou au moins avant qu'il fût de retour de son premier voyage.

8°. On trouve dans plusieurs autres auteurs des passages qui infirment absolument le systême d'Astruc. Celui de *Léon l'Africain* est trop remarquable pour ne pas l'insérer ici tout entier.

« Quand on est attaqué en Barbarie de la maladie qu'on appelle vulgairement le *mal français*, on en guérit rarement ou même jamais, et on finit par en mourir. Ordinairement ce

---

tes, *operâ et curâ D. Petri Aloysii Galetti*, *Romæ* 1760. 3 *vol.* in-4° : *vol. III*, *classe XVIII*, pag. 273, n° 7. *S. Maria del Populo.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0028-8 DFG

mal commence par des *douleurs* et *des tumeurs*, auxquelles succèdent des ulcères. Il est très-peu connu dans tout l'Atlas, dans toute la Numidie, et dans toute la Lybie. Si un individu s'en trouve affecté, aussitôt il se réfugie, soit dans la Numidie, soit dans le pays des Nègres, dont la température est telle, que la santé s'y rétablit parfaitement; et alors il revient dans ses foyers. Je l'ai observé moi-même sur un grand nombre qui ont guéri par l'influence de cet air salutaire seulement, et sans les secours ni d'aucun remède ni d'aucun médecin.

» Cette maladie n'étoit pas connue, même de nom, en Afrique, avant l'époque où le roi Ferdinand chassa tous les Juifs de l'Espagne. Lorsqu'ils se furent réfugiés dans leur ancienne patrie, des Éthiopiens dépravés eurent commerce avec leurs femmes; et de-là est venue, comme de la main à la main, cette peste qui se répandit dans toute la contrée: en sorte qu'il y eut à peine une famille qui fut épargnée. Ils regardent comme une chose certaine et indubitable, qu'elle a passé de l'Espagne chez eux, et ils n'ont pas trouvé d'autre nom pour la désigner que celui de *mal espagnol*. Mais à Tunis, ainsi que dans toute l'Italie, on l'appelle le *mal français*. Il en est de même en

Égypte et en Syrie, d'où est venue cette imprécation proverbiale : *Puisses-tu crever du mal français!* (1). »

---

(1) Si quis apud Barbaros eo morbo inficiatur qui *Gallicus* vulgò dici solet, rarò aut nunquam pristinæ redditur sanitati, quin mors tandem inde consequatur. Solet autem hic morbus quodam *dolore* ac *tumore* primùm prorepere, ac tandem in *ulcera* verti. Paucis admodùm toto Atlante, totâ Numidiâ, totâque Lybiâ hoc notum est contagium. Quod si quisquam fuerit, qui se eo infectum sentiat, mox in Numidiam aut in Nigritarum regionem proficiscitur, cujus tanta est aëris temperies, ut optimæ sanitati restitutus inde in patriam redeat : quod quidem multis accidisse ipse meis vidi oculis, qui nullo adhibito neque pharmaco neque medico, præter saluberrimum jam dictum aërem, revaluerant. Hujus mali *ne nomen* quidem ipsis Africains *ante ea tempora* notum fuit, quàm Hispaniarum rex Ferdinandus Judæos omnes ex Hispania profligasset, qui ubi jam in patriam rediissent, cœperunt miseri quidam ac sceleratissimi AEthiopes cum illorum *mulieribus* habere commercium, ac sic tandem *velut* per manus pestis hæc per totam se sparsit regionem : ita ut vix sit familia quæ ab hoc malo remanserit libera. Id autem sibi firmissimè atque indubitatè persuaserunt, *ex Hispania* ad illos transmigrasse; quamobrem et illi morbo, ab Hispania, *malum Hispanicum* (ne nomine destitueretur), indiderunt. Tunetî verò, quemadmodùm et per totam Italiam, *morbus gallicus* dicitur. Idem nomen illi in AEgypto atque Syria adscribitur, unde malè imprecantis proverbium : *Te morbus*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0030-7 DFG

9°. Étienne Infessura, qui a écrit un journal de Rome, dit : « Le premier février 1492, » on apprit la nouvelle de la prise de Grenade » par le roi d'Espagne ». — « Au mois de juin » 1493, l'ambassadeur d'Espagne se plaignit » de ce que le pape avoit reçu les Maures » (*Marrani*) dans la ville ». — « Au mois » de juin 1793, les Maures campoient en très-» grand nombre, sous des tentes hors de la » *porte Appia* : ils entroient furtivement dans » la ville, et ils y apportèrent la peste ou » infection à laquelle on donna leur nom, et » qui fit périr beaucoup de monde. » — Au » mois d'octobre 1493, le cardinal *de Comitibus* » mourut de la peste ». — « Au mois d'avril 1494 (c'est-à-dire un an, ou au moins huit ou dix mois plus tard encore), » le pape écrivit » au roi de France » (qui, dès le commencement de l'année, et même auparavant, se préparoit à son expédition), » de ne pas se » mettre en marche, parce qu'il régnoit à » Rome une *grande peste* ou *maladie pesti-* » *lentielle* (1) ». Cette peste continua ses ra-

---

malè perdat gallicus! — *Voyez* Descriptio Africæ, l. I, versùs finem.

(1) *Stephani* Infessuræ Senat. Populique Rom. Scribæ

vages dans la ville durant toute l'année, comme on le voit dans un autre journal publié par *J. Burchardi*, qui étoit maître des cérémonies.

Diarium urbis Romæ, in *Eccardi* Corp. Histor. medii ævi, T. II. — P. 2002. Die 1. Febr. 1492, ait, venerunt nova de *partibus africanis*, qualiter Rex Hispaniæ habuerit victoriam de Granata ipsamque ceperit. — P. 2012. Aliud, quod Ambasciator regis Hispaniæ (*mense Jun.* 1493) proposuit, est, quod ex quo prædictus rex expulerat *Marranos* de imperio suo, tanquam inimicos fidei christianæ, quòd miraretur quòd Papa (*Alexander VI*), qui esset caput dictæ fidei, illos recepisset in urbe. Et propterea hortatus est ut de terris Ecclesiæ subjectis illos expelleret. — P. 2013. De prima parte, *Marrani* in maxima quantitate steterunt extra portam Appiam apud Caput Bovis, ibi tentoria tendentes, intraveruntque in urbem secreto modo, eo quod ad custodiam portarum deputati sunt Hispani armigeri, et, ut creditur, etiam de illis, adeo ut incontinenter *pestis invaserit urbem*, mortuique sunt quamplurimi *ex peste et contagione dictorum Marranorum*; de quibus tota urbs impleta est, et, ut videri potest, non sine voluntate et permissu Papæ. Eodem *mense Jun. hæc subjungit Infessura*, p. 2015. — P. 21 Oct. 1493, mortuus fuit *cardin. de Comitibus* peste. — P. 216. *April.* 1494. Lo Papa mandò à dire al Rè di Francia che non venisse, perchè in Roma era *grande peste*, e dubitava dello stato suo. — Et per lo Rè (*di Francia*) gli su rispoto che non si curava di peste, perchè, quando lui fusse morto, haverebbe posto fine allesue fatiche.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0032-9 DFG

1°. Dans une lettre écrite, le 4 janvier 1494, au cardinal de Sienne (qui fut depuis pape sous le nom de Pie III), *Pietro Delphini* l'avertit *de se tenir sur ses gardes à son arrivée à Rome, où la peste, quoique adoucie, n'est pas encore éteinte.* Le même écrivoit, le 20 février de la même année : *Il est à craindre qu'une armée aussi considérable que celle des Français, traversant l'Italie, n'infecte plus qu'auparavant ce pays, qui n'est pas encore tout-à-fait délivré de cette maladie pestilentielle.*

11°. Saracinus, écrivain postérieur à ces premiers temps, observe que la même peste fut commune à Ancone dès l'an 1494.

12°. Nicolas Léonicène, professeur de médecine à Ferrare, dit que la maladie avoit paru à Rome la même année où il y avoit eu une grande inondation en Italie. Or, *Infessura* et *Alex. Benedictus* nous apprennent que cette inondation arriva au mois d'octobre 1494.

13°. Le même *N. Léonicène* et *Massa*, deux médecins très-instruits (le premier a écrit en 1497, le second en 1532), nous apprennent

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0033-5

qu'on appela vulgairement cette maladie *mal français* (*morbus gallicus*), parce qu'elle se déclara en Italie vers le temps où Charles VIII fit la conquête du royaume de Naples, ou parce que l'on crut que les Français l'y avoient apportée; et que les médecins ont adopté ce nom, parce qu'il étoit déja usité généralement parmi le peuple, plutôt que comme une dénomination qui exprimât l'origine de la maladie.

14°. Avec ces autorités se trouve intimement liée celle de *Nauclerus* in *Chronico*, relativement à l'époque de 1492 (1).

15°. La suivante est également forte. *Battista Fulgoso*, qui fut doge de Gênes depuis 1478 jusqu'en 1493, dit : « Deux ans avant l'entrée de Charles VIII en Italie (par conséquent en 1492) il se manifesta une nouvelle maladie, pour laquelle les médecins ne trouvoient ni un

---

(1) Morbum pestiferum secum ex Hispania asportasse Marranos testatur etiam paulò recentior Geo. *Fabricius Rer. Germ. et Saxon*, ad. a. 1492. « Ex Hispania ejecta sunt 124,000 familiarum judaïcarum, quibus interdictum aurum vel gemmas è regno auferre. In itinere ex his xxx millia *pestifer morbus* absumpsit. »

Voyez, pour plus de détails sur ce sujet, les *Excerpta latina* dans l'Histoire de la maladie vénérienne par *Hensler*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0034-1 DFG

nom ni des remèdes dans les écrits des anciens. En France, on la nomma le *mal napolitain*; en Italie, le *mal français*». *Fulgose* en donne une description très-précise et très-claire, et il ajoute à la fin : « Cette peste (*quæ pestis*, » *ita enim visa est*) est venue en Italie de » l'Espagne, et en Espagne de l'Éthiopie. » (Vid. *Bapt. Fulgosi factorum dictorumque memorabilium Libri IX.*)

16°. Je remarque que tous les auteurs qui ont écrit lors de l'apparition de la vérole l'ont appelée *peste* ou *maladie pestilentielle* (*scorra pestilentialis*); et je croirois qu'on lui auroit donné ce nom dans le commencement, non seulement parce qu'elle attaquoit alors beaucoup d'individus, comme la véritable peste (selon *Sabellicus*, un sur vingt), mais encore parce qu'elle faisoit périr promptement (*morbus erat lethalis etiam citâ morte*). Voyez *Serenius apud Aquilanum*.

17°. D'après toutes ces autorités, qui me paroissent mériter bien plus de confiance que les assertions vagues d'*Oviedo* et de *Dias de Isla*, il me paroît évident que la maladie syphilitique avoit été connue, et qu'elle avoit exercé ses ravages dans une grande partie de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0035-7

l'Europe, non seulement avant l'expédition de Charles VIII en Italie, mais même avant le retour de Colomb de son premier voyage aux îles d'Amérique; et que les troupes espagnoles, napolitaines et françaises, ne firent que la répandre plus généralement et avec une plus grande rapidité (1) pendant la guerre

---

(1) Cette rapidité doit nous paroître vraiment étonnante, puisqu'en moins de deux ans la maladie s'étoit répandue en France, en Écosse, en Allemagne et en Hongrie. Le parlement de Paris, et dans la même année (1497) le conseil du roi d'Écosse, à Édinburgh, ont chacun publié un édit par lequel toutes les personnes affectées de la *grande gore* ou grosse vérole, comme on appeloit alors cette maladie, furent obligées de quitter la capitale pour se retirer dans un lieu séparé de toute communication, et de n'y pas retourner, sous peine de mort, jusqu'à parfaite guérison de ce mal. — Je rapporte ici, et l'arrêté du parlement de Paris, et la copie de l'original de ce fameux édit d'Écosse, publié par *Maitland*, dans son *Histoire d'Édimburgh*, p. 10, c. I.

Arresté du parlement de Paris, portant réglement sur le faict des malades de la Grosse vérole.

« Aujourd'hui sixième mars (1497), pour ce que en ceste ville de Paris y avoit plusieurs malades de certaine maladie contagieuse, nomme *la grosse vérole*, qui, *puis*

d'Italie, dans les deux années 1494 et 1495.

L'époque du premier retour de *Colomb* fut, sans doute, confondue par plusieurs auteurs avec

---

deux ans en ça, a eu grant cours en ce royaume, tant de ceste ville de *Paris*, que d'autres lieux, à l'occasion dequoi estoit à craindre que sur ce printemps elle multipliast, a esté advisé qu'il étoit expédient y pourveoir. —

» Que tous les malades de ceste maladie de grosse vérole, tant hommes que femmes, qui n'estoient demourants et résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt-quatre heures aprez ledit cry fait, s'envoisent et partent hors de ceste ville de Paris es pays et lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart (*mortis*). —

» Que tous les malades, estant de ceste ville ou qui estoient residents ou demourants en ceste ville, alors que ladite maladie leur a prins, qui avont puissance de eulx retirer en maisons, se retirent dedans lesdites vingt-quatre heures, sans plus aller par la ville de jour ou de nuict, sur ladite peine de la hart. Et lesquels ainsi retirez en leurs dites maisons, s'ils sont povres et indigents, pourront se recommander aux Curez, — et sans ce qu'ils partent de leurs dites maisons, leur sera pourveu de vivres convenables.

» Tous autres povres malades, qui avont prins icelle maladie eulx residents, demourants et servants en ceste ville, qui ne avont puissance de eux retirer en maison — sur ladite peine de la hart se retirent à Saint-Germain des Prez, pour

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0037-8 DFG

celle de la première apparition de cette maladie en Europe. Mais je chercherai à déterminer d'une manière encore plus incontestable, d'après les

---

estre et demourer es maisons et lieu qui leur seront baillez et delivrez par les genz et deputez à ce faire. »

Proclamation of King James IV, in the Records of the Town-Council of Edinburgh.

22 Sept. 1497.

« It is our Souverane Lordis will and the Command of the Lordis of his Counsall, sent to the Provest and Bailies within this Burgh, that this Proclamation followand be put to execution, for the eschewing of the greit apperand danger of the infectioun of his Lieges fra a contagious sicknes, callit the *Grand Gore*, and the greit ather Skayth, that may occure to his Lieges and Inhabitons within this Burg.

» That is to say, we charge straitlie and command be the Authoritie above writtin, that all manner of Personis being within the freedome of this Burgh, quilk are infectit or has been infectit and uncurit of this said contagious plage callit the *Grand Gore*, devoyd, red and pass furth of this Toun and compair upoun the sandis af *Leith*, at ten houris before none; and thair sall thai have and fynd Botis reddie in the have ordainit tho thame by the Officaris of this Burgh, reddelie furneist with victualls, to have thame to the *Inch* (An Island in the Frith of Forth over-against *Leith*), and thair to remane quhill God provyde for thair Health : And that all uther personis, the quilk taks upoun

monumens de l'histoire, l'époque de l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, et à détruire ainsi complétement ce qu'ont avancé *Oviedo* et *Isla*, et d'après eux *Astruc*, *van Swieten* et *Girtanner*.

Cette époque, comme en conviennent unanimement les auteurs contemporains, ainsi que ceux qui les ont suivis immédiatement, et celle de la marche de l'armée de Charles VIII au travers de l'Italie jusqu'à Naples, coïncident l'une et l'autre à l'année 1494 et à la suivante. Il s'agit donc ici, pour plus de précision, de fixer les mois, et même, s'il est possible, les jours de cette marche de l'armée française.

Les historiens de ce temps sont les seuls qui

---

thama to hale the said contagious infirmitie and taks the cure thairof, that thay devoyd and pass with thame sua that nane of their personis quhilk taks the cure upoun thame, use the samyn cure within this Burgh in presence or in peirt any manner of way; and quha so fundin infectit and not passand to the *Inche*, as said is, be *Mononday* at the Sone ganging to; and in lykwayis the said personis, that thay have the said Cure of sanitie upoun thame, give thay will use the samyn, thay and ilk of thame sall be brynt on the cheike with the marking Irne, that they may be kennit in tyme to cum and thairafter give ony of thame remains, thay sall be banist but favour. »

puissent nous en instruire. Ils disent que Charles VIII se disposa à cette expédition en 1493; qu'il fit préparer une flotte à Gênes; qu'il partit, avec son armée, de Vienne en Provence, le 23 août 1494; que sa flotte partit un peu plus tard; qu'il tomba malade à Asti, ce qui le retint un mois; qu'ensuite, ayant traversé la Lombardie et la Toscane, il arriva à Rome le dernier jour de décembre; qu'il fit son entrée à Naples le 21 février 1495; qu'il s'y fit couronner le 20 mai suivant; enfin, que bientôt après il repassa en France en traversant de nouveau l'Italie avec une grande partie de son armée, laissant derrière lui le comte de Montpensier avec l'autre partie.

Cependant Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand, arrive en Sicile avec l'armée espagnole le 24 mai (1495), et passe bientôt après en Calabre. La première bataille entre les Espagnols, et les Français commandés par d'Aubigny, se livre à Séminara dans le mois de juillet; et, quoique les Français eussent remporté la victoire, le roi de Naples, Ferdinand, rentre le 7 du même mois dans sa capitale, sans avoir plus besoin d'en faire le siége que ne l'avoit eu Charles VIII lorsqu'il arriva devant cette ville cinq mois auparavant.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0040-3 DFG

D'après ces faits historiques, dont la vérité et l'exactitude ne sauroient être contestées, n'y auroit-il pas une sorte d'absurdité d'adopter les assertions hasardées de van Hutten, d'Astruc, de van Swieten, et de plusieurs écrivains encore plus modernes qui les ont copiés, et de croire avec eux que la maladie vénérienne, qui paroît avoir été assez généralement répandue à Paris, en Allemagne, en Hongrie, et à Edimbourg en Écosse dans l'été de 1494, fut communiquée aux soldats français devant Naples et au siége de cette ville? Car, 1°. l'armée française ne fit point le siége de Naples; 2°. la majeure partie de cette armée avoit quitté cette ville avant que les Espagnols, commandés par Gonzalve, arrivassent en Calabre, où ils ne débarquèrent qu'à la fin de mai. Les soldats français qui composoient l'armée qui revenoit en France avec Charles VIII, ne purent donc pas donner ou répandre une maladie dont les Espagnols auroient été infectés, n'ayant pas pu la recevoir d'eux à Naples. Je ne nierai pas cependant qu'une armée semblable n'eût pu contribuer beaucoup à répandre une contagion quelconque régnant dans un ou plusieurs endroits, en Italie même.

Mais les témoignages si précis que j'ai cités

de *Pinctor*, de J. B. *Fulgose*, de P. *Martyr* et de plusieurs autres, ne doivent-ils pas faire regarder comme encore plus insoutenable l'opinion que la maladie vénérienne, qui a paru en Italie dans les années 1483, 85, 88, et qui s'est répandue généralement en 1492, 1493 et 1494, est due originairement aux Espagnols qui accompagnèrent *Colomb* dans son premier voyage, et ne furent de retour avec lui qu'en mars 1493, et qu'elle fut communiquée par l'armée de Cordova (en mai ou juin 1495) aux Français, et par ceux-ci, soit aux Italiens, soit aux autres peuples de l'Europe?

Une autre considération qui sert en quelque sorte de complément à toutes les preuves que j'ai données jusqu'ici que ce mal ne tire pas son origine de l'Amérique, c'est que non seulement *Colomb* ne dit point, dans la Relation de ses deux premiers voyages, que ses compagnons étoient infectés de la maladie vénérienne; mais encore il n'y a aucun auteur, soit historien, soit médecin, parmi tous ceux qui ont écrit dans les vingt-cinq ou trente premières années que cette maladie a ravagé l'Europe, qui dise positivement qu'elle y est venue d'Hispaniola, qu'elle étoit connue dans cette île, encore moins qu'elle y étoit endémique

lorsque *Colomb* y aborda. Car tout ce qu'*Oviedo* et *Lopez* de Gomara rapportent de ce mal, répandu parmi les insulaires d'Amérique, se rapporte à des temps postérieurs; et tous ceux qui, comme ces deux écrivains, ont assuré qu'il tiroit son *origine* de ces Indiens, n'ont cité aucune *autorité* vraiment digne de foi : ils n'appuient leur assertion que sur de simples ouï-dire.

Fracastor, l'un des plus grands médecins de son temps (il étoit né en 1483), dit avec raison que, quoique les deux époques de l'apparition de la maladie vénérienne en Europe et de la découverte des îles d'Amérique par *Colomb* coïncident, et quoique ce mal ait paru premièrement en Espagne, il n'est point vraisemblable qu'il se soit répandu si promptement et en même temps du vaisseau de *Colomb* dans cette contrée, en France, en Italie, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, etc.; cependant *Fracastor* connoissoit très-bien tout ce qu'*Oviedo* avoit écrit sur ce sujet. La vérole a été connue en Europe, jusqu'au milieu du seizième siècle, sous les noms de *mal espagnol*, *mal napolitain*, *mal français* : personne cependant n'imagina de lui donner celui de *mal américain*; ce qu'on n'auroit pas manqué de

faire, si on eût été persuadé qu'elle venoit de l'Amérique.

Manardus, autre médecin très-instruit (né en 1461), n'adopte pas plus que *Fracastor* l'opinion qui attribue l'*importation* de la maladie vénérienne en Europe aux compagnons de *Colomb*. Il croit plus probable qu'elle a été produite pour la première fois en Espagne même, par l'union impure d'un lépreux avec une femme publique.

De ce que les Indiens ont fait connoître aux Espagnols le gayac comme un remède contre la vérole, on a voulu conclure qu'ils connoissoient cette maladie avant l'arrivée des Européens. Mais ce bois ne fut connu en Espagne qu'en 1508, c'est-à-dire vingt-cinq ans ou au moins quinze ans après l'apparition de la maladie en Europe. (Il ne le fut en Allemagne qu'en 1517.) Il est donc très-probable que la découverte de cet antivénérien fut faite par les Indiens quelques années seulement avant qu'ils apprissent aux Espagnols à s'en servir. S'ils eussent connu et la vérole et la vertu du gayac avant l'arrivée de *Colomb* dans leur île, il n'est pas douteux qu'ils auroient communiqué cette connoissance précieuse aux Espagnols dans les premiers temps lorsqu'ils avoient

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0044-6 DFG

pour eux tant d'amitié, et non pas dans la suite lorsqu'ils furent devenus leurs plus mortels ennemis.

Ne pourroit on pas même conclure de tout ce que je viens de dire, qu'il est plus probable que ce mal, *qui, selon Pinctor*, avoit paru en Europe *dès l'année* 1483, *et* qui, d'après l'inscription sépulcrale de 1485 que je viens de rapporter, et le témoignage si respectable de *P. Martyr*, qui écrivoit en 1488, avoit déja fait des ravages considérables en Italie et en Espagne; que ce mal, dis-je, a été plutôt porté d'Europe en Amérique, et transmis aux habitans d'Hispaniola par les gens de l'équipage de *Colomb?* Si les habitans d'Otahïti trouvoient aujourd'hui un remède contre cette maladie, comme firent autrefois ceux d'Hispaniola, seroit-ce bien raisonner que d'en conclure que les Européens ne la leur ont pas communiquée, et qu'elle s'est produite chez eux? On n'a jamais dit qu'elle ait pris naissance en Europe, parce que c'est dans cette partie du globe que son spécifique (le mercure) a été découvert.

Mais, indépendamment de la confiance qu'on peut accorder à ces témoignages et à ces faits, je dois rappeler ici à mes lecteurs ce que j'ai

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0045-2

dit ailleurs sur le *Feu persan* (1), connu dans l'Indostan, comme il paroît, depuis un temps immémorial, ainsi que le *Judham* ou *Elephantiasis* (2), que les Indous regardent comme l'effet le plus fréquent du *Feu persan* mal traité, invétéré ou dégénéré. Si on considère en outre que le *Yaws* a été trouvé comme une maladie endémique dans plusieurs parties de l'Afrique, et qu'on compare ce que j'ai dit sur la nature de cette maladie, au chap. XV, on trouvera peut-être plus raisonnable de croire que la vérole ou maladie syphilitique, telle qu'elle a paru vert la fin du quinzième siècle en Europe, y a été apportée plutôt de l'Afrique, dont les côtes sont fréquentées par les Européens depuis 1452, ou de l'Asie, que des îles de l'Amérique; ou bien que la même cause générale qui l'a produite en Perse, en Afrique et en Amérique, l'a produite également en Europe. Les raisons pour et contre que j'ai offertes au public me paroissent se contrebalancer au moins, et ne me permettent pas de décider cette grande question. Le lecteur peut donc choisir, pour le pays natal de la

(1) Dans l'*Introduction* au premier volume, page xlij.

(2) Voyez *ibidem*, et vol. II, chap. XVI.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0046-8 DFG

vérole, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, ou bien l'Europe même, sans nuire à la prétention que chacune de ces parties du monde pourroit avoir à rejeter sur les autres la priorité de cette infernale et détestable maladie, qui empoisonne chez l'homme la source du plaisir et de la génération. *Toutefois il ne me paroît nullement probable* qu'elle ait été importée de l'Amérique en Europe. Mais en voilà assez sur l'histoire de l'origine du mal vénérien : je continuerai mes considérations sur des objets non moins importans.

A l'égard de la propagation et des progrès de la maladie syphilitique, il paroît qu'en général le virus, importé pour la première fois dans un pays nouveau, quel que soit son climat, produit des effets très-violens sur le corps humain; mais ses ravages sont terribles, au moins pour quelque temps, lorsqu'il est importé d'un climat chaud dans un pays froid. Les progrès et les symptômes de la maladie syphilitique, importée de l'Europe en Canada de nos jours, en forment une preuve incontestable : peut-être ses effets désastreux, lors de son apparition en Europe, sont-ils dus à la même cause. Nous voyons même encore aujourd'hui que les maladies syphilitiques des

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0047-4

parties génitales, gagnées sur la côte d'Afrique, et *transplantées* en Angleterre, sont, en général, plus violentes que celles que se communiquent réciproquement les habitans du même pays qui ne l'ont point quitté. De l'autre côté, nous voyons aussi que plus nous approchons des climats chauds, plus la maladie syphilitique est bénigne, plus elle est aisée à guérir.

Le passage de *Leo Africanus*, cité plus haut, confirme cette proposition; et *Bruce* nous apprend aussi, dans son *Voyage en Abyssinie*, que les maladies syphilitiques, quoique très-fréquentes et presque générales à Sennaar, y sont si douces, qu'elles se guérissent aisément par les sudorifiques et les bains. Cependant, d'après les observations des Brames du Thibet et de l'Indostan, la vérole mal traitée ou invétérée, dégénère, même dans les climats chauds, très-fréquemment en Khorah ou Judham (*Elephantiasis*), et tue le malade.

Il paroît qu'en général plus cette maladie est répandue, et plus long-temps elle a duré dans un pays quelconque, plus elle perd de sa violence, soit que cela soit dû à l'amélioration de la méthode de la guérir, ou à la célérité de l'application des remèdes, ou enfin au changement de la nature du virus même par la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0048-0 DFG

multiplication infinie qu'elle éprouve, ou à toute autre cause quelconque.

Quoique le virus syphilitique se propage de nos jours en Europe le plus communément par le coït, il ne faut pas s'imaginer, et je l'ai prouvé plus haut par des faits historiques très-authentiques, que cela ait toujours eu lieu ainsi. Au contraire, la vérole, après son apparition en Europe, se propageoit pendant les dix premiers, vingt, et peut-être quarante ou cinquante ans, selon le témoignage unanime des auteurs contemporains, médecins, et autres, par l'atmosphère seule, ou certainement par les habits, par le lit, par les ustensiles, par le contact simple et momentané d'une partie quelconque d'un corps sain avec une personne infectée..... Ainsi, une seule personne vérolée pouvoit propager cette maladie dans une famille entière, sans qu'on pût savoir par quelle voie cela arrivoit; ainsi, le mari pouvoit la donner à sa femme, et le père à ses enfans, sans s'en douter. Les témoignages de *Schellig*, de *Torella*, de *Montesaurus*, de *Joan. Benedictus*, etc., etc., tous témoins oculaires, sont positifs, et n'admettent pas de doute à ce sujet.

Les médecins des temps postérieurs voyant

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0049-8 DFG

que la maladie syphilitique se propageoit presque toujours par le coït, ont commencé par croire que cela a été de tout temps ainsi ; et nos contemporains ont fini par se moquer des anciens auteurs.... les taxer d'inattention et de crédulité ; et on les a accusés d'avoir été dupes de leurs malades. A peine auroit-on trouvé un seul médecin dans notre siècle, et sur-tout dans ces derniers temps, qui eût voulu ajouter foi aux relations des auteurs anciens dont je viens de parler, sur cette propagation de la vérole sans coït. On l'auroit nié peut-être pour toujours, et on ne seroit jamais revenu de cette erreur, sans la nouvelle maladie qui s'est déclarée depuis peu d'années en Canada, et dont j'ai tracé un tableau fidèle au chapitre XIII. En lisant avec attention la Relation détaillée, imprimée et transmise, il y a dix ans au gouvernement anglais (qui m'a été communiquée par mon ami le docteur *Nooth*), sur ce nouveau mal, par le docteur *Bowman*, médecin éclairé de ce pays, on reconnoîtra que ses observations doivent faire taire le sceptique le plus opiniâtre. Ce praticien nous apprend que cette maladie s'y propage le plus communément par les ustensiles, par les vêtemens, etc., etc., exactement comme elle faisoit, selon le témoi-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0050-9 DFG

gnage des médecins du quinzième siècle, quand elle commença à paroître en Europe ; et qu'elle y produit souvent les mêmes symptômes terribles dont ont fait mention les auteurs cités plus haut. Ces faits précis et bien constatés de nos jours nous garantissent la vérité de ce que les premiers écrivains nous ont transmis sur les symptômes et la propagation de cette maladie. Les observations faites dans ces temps derniers en Écosse sur la contagion du *Sibbens*, et celles sur le *Yaws voy.* ch. XIV et XV), appuient et confirment la conclusion que je viens de présenter.

En réfléchissant sur cette propagation rapide et dangereuse de la vérole dans le temps de son apparition en Europe, je ne m'étonne plus que plusieurs gouvernemens d'alors se soient empressés de reléguer les malades hors de la capitale, dans des endroits écartés et séparés du commerce des personnes saines, comme nous l'avons rapporté plus haut. Cela justifie en même temps amplement le titre qu'on a donné au commencement à cette maladie, en l'appelant *Scorra pestilentialis, Gore, grande Gore*, ou *Vérole, grande Vérole* (1), noms très-adaptés

(1) On l'appeloit vérole, grande vérole, à cause des

à la nature ou aux symptômes caractéristiques de la maladie au moment de son apparition, et qui sont à peine de quelque signification pour nous aujourd'hui. On ne pouvoit lui donner le nom de *Maladie vénérienne*, inventé long-temps après en Europe, parce qu'on regardoit alors la propagation de ce mal par le coït comme nulle ou comme très-accidentelle.

Pour ce qui concerne la nature intime du virus même, elle nous est et nous restera peut-être toujours inconnue : nous jugeons de son action seulement par les effets qu'il produit. Il est vraiment étonnant et difficile de concevoir comment une si petite quantité de ce poison peut produire des effets si étendus et si généraux. De l'autre côté, nous observons, avec une surprise égale, quelle petite quantité de mercure, sur-tout du muriate oxigéné de ce métal, diminue et détruit les effets du même virus. Il me paroît probable que le virus syphilitique, appliqué à un corps sain, se multiplie par une espèce de fermentation et d'assimilation, et qu'après avoir ainsi causé des ulcères aux parties génitales ou à la sur-

---

pustules larges et des excroissances hideuses au visage, alors caractéristiques et générales.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0052-0 DFG

face du corps, il est absorbé en partie par les vaisseaux absorbans ou lymphatiques, et porté dans les glandes lymphatiques les plus voisines, ou même immédiatement dans le systême du corps, pour être à la fin déposé à la gorge, à la peau ou dans les os. Je suis très-éloigné de donner cette théorie comme certaine, mais elle me paroît jusqu'à présent la plus vraisemblable. Plusieurs écrivains modernes pensent, au contraire, que le virus produit ses effets dans l'économie animale, en excitant une action morbifique dans la partie à laquelle il a été originairement appliqué; qu'il ne s'absorbe pas, comme on le croit communément, mais qu'une action morbifique, semblable à celle que le virus a excitée sur les parties génitales, est reproduite dans une autre partie du corps, simplement *par sympathie* (1), sans que le virus y agisse immé-

(1) Cette théorie ingénieuse, qu'on attribue communément à *J. Hunter*, appartient au docteur *Barthez*, qui l'a publiée le premier, il y a vingt ans, dans son Traité intitulé : *Nouveaux élémens de la science de l'Homme*. Montpellier, 1778, chap. VIII. Voyez sur-tout page 166 : « La sympathie que les organes de la génération ont avec ceux de la gorge, peut aussi tenir en partie à ce qu'ils font pareillement des sécrétions d'humeurs d'une nature

médiatement; que le mercure, aussi bien que les autres remèdes antisyphilitiques, guérissent cette maladie en excitant une action différente, ou une nouvelle maladie dans le systême du corps, en conséquence de laquelle l'action du virus syphilitique est suspendue. Cette suspension ayant duré pendant une période assez longue, le virus est à la fin, suivant eux, expulsé du corps par le changement que les fluides subissent naturellement.

Voici les doutes qui me rendent cette théorie peu probable. Si ce systême étoit vrai, on croiroit que l'action sympathique devroit naturellement avoir lieu plutôt pendant que l'action primitive du virus est la plus énergique ou vigoureuse; cependant cela n'arrive presque jamais : les ulcères de la gorge, les taches

---

muqueuse. Cette cause de sympathie paroît déterminer sur-tout la succession qu'on observe très-souvent dans les maladies vénériennes, entre les lésions de ces différens organes : d'autant que le virus vénérien me semble (contre les opinions de Boerhaave et d'Astruc) avoir sa plus grande affinité avec les humeurs muqueuses». Et *Morgagni* a déja remarqué que les convulsions qui surviennent aux plaies des parties génitales sont très-souvent précédées d'un sentiment de douleur et d'embarras dans la gorge.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0054-2 DFG

ou les dartres syphilitiques à la surface du corps, les exostoses et douleurs aux os se montrent rarement pendant cette époque, mais généralement quatre, six, huit, et quelquefois même douze mois après que le mal syphilitique des parties génitales est guéri ou a disparu. Quelquefois même ces affections syphilitiques ont lieu dans l'économie animale, sans qu'il y ait eu auparavant la moindre affection aux parties génitales. Si cette théorie étoit fondée, on pourroit encore demander pourquoi nous ne voyons jamais, ou presque jamais, les ulcères syphilitiques primitifs de la gorge ou des mamelons des nourrices produire par sympathie des ulcères ou affections syphilitiques aux parties génitales. Il sembleroit qu'une telle réciprocité d'action devroit au moins avoir lieu quelquefois. La sympathie ne seroit-elle, dans ce cas, jamais réciproque? On pourroit encore demander pourquoi l'action sympathique a seulement lieu entre les parties génitales et le palais, la racine des cheveux, la peau et les os, pendant que les autres organes ou viscères du corps n'en sont jamais affectés? Quelle est la sympathie entre la chevelure ou entre les os et les parties génitales? Et cette sympathie est-elle constatée

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0055-8

par quelque autre maladie que la vérole (1)? Pourquoi, après avoir détruit le virus dans sa source, après avoir guéri les ulcères syphilitiques primitifs ou secondaires par des remèdes topiques, voyons-nous souvent naître des ulcères ou d'autres symptômes syphilitiques dans d'autres parties du corps? et pourquoi faut-il, pour prévenir ces fâcheux accidens, l'usage du mercure à l'intérieur, ou un traitement mercuriel complet?

L'action du virus syphilitique sur le corps humain est très-différente de celle de tous les autres poisons, contagions ou cachexies. Semblable à la petite vérole, la grande vérole, à l'époque de son apparition en Europe, se communiquoit, sinon par l'atmosphère, au moins par le plus léger contact immédiat, et produisoit alors, semblable au *Yaws* et au *Sibbens*, des éruptions et excroissances hideuses sur tout

(1) Quelques faits chimiques récens sur l'analyse comparée des poils et des os commencent à jeter du jour sur cette matière. On doit attendre *tout bien* (omnia bona, comme l'avoit soupçonné Boerhaave) de l'application des découvertes françaises dans la chimie animale, à l'art de guérir. (Voyez les *Mémoires du prof. Fourcroy*, dans les différens volumes des *Annales de Chimie*.)

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0056-4 DFG

le corps : elle se portoit principalement au visage, qu'elle défiguroit. Ce même virus, propagé depuis, sur-tout aujourd'hui, par une inoculation presque générale, si je puis m'exprimer ainsi (car je regarde la manière dont le virus syphilitique se propage généralement aujourd'hui *comme une espèce d'inoculation*), est devenu, comme la petite vérole inoculée, beaucoup moins meurtrier qu'il n'étoit : ses effets sont devenus aussi beaucoup moins violens; les excroissances hideuses ont disparu; l'éruption générale et copieuse des pustules sur la peau est devenue partielle et très-peu nombreuse. De l'autre côté, le virus de la grande vérole diffère essentiellement de la petite, en ce que le caractère pathognomonique et essentiel de la petite vérole est d'exciter fortement l'action du cœur et du systême artériel, et de produire tous les symptômes d'une fièvre tonique, ou, comme on l'appelle communément, fièvre inflammatoire; pendant qu'un des symptômes caractéristiques les plus constans de la grande vérole, ou maladie syphilitique, est, depuis son apparition jusqu'à présent, de produire un état tout opposé dans le systême du corps, une torpeur, une foiblesse ou une apathie géné-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0057-0 DFG

rale (1). Il n'existe presque jamais une réaction sensible du systême artériel; ou, s'il produit cet effet, on ne voit naître qu'une fièvre atonique lente, accompagnée de foiblesse et de débilité : il semble, presque sans exception dans toutes les constitutions, miner et détruire le principe vital, et, en continuant ses terribles ravages, produire des érosions affreuses, la chute des cheveux, des ongles, celle même des membres entiers, sans la moindre réaction de ce principe, et enfin il l'étouffe jusqu'à produire la mort. C'est la raison pour laquelle presqu'aucune personne affectée de cette maladie n'est guérie par les seuls efforts de la

---

(1) *Natal. Montesaurus*, 1497, en détaillant ses propres souffrances, dit : « Hi dolores magis affligunt nocte adveniente, et sentiuntur perinde ac si ossa frangantur et extendantur, *cum quadam difficultate movendi membra voluntariò* ». Et *Jos. Grünbeck*, 1503, qui a souffert lui-même beaucoup de cette maladie, dit : « Aliqui totis diebus et noctibus omni somno abacto, caput dolent. Alii ineffabiles punctiones gravedinemque in scapulis sentiunt; cæteri in cubitis, genubus, vel crurum teretibus : postremi in istis omnibus simul. *Hi nec stare, nec ingredi, nec quidcunque operis humani perficere possunt.* » — Je m'abstiens d'augmenter le nombre des citations.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0058-6 DFG

nature, qui semble être entièrement passive, et ne faire aucun effort pour contrarier les ravages de ce virus; et si cela arrive quelquefois, les exemples en sont si rares, et tellement limités aux climats chauds, qu'ils ne doivent être l'objet d'aucune considération.

Il y a des *médecins qui ont* cru trouver une grande *ressemblance* entre la maladie syphilitique et les scrophules; mais le virus syphilitique diffère très-essentiellement dans ses effets de l'acrimonie scrophuleuse. Cette dernière affecte principalement les enfans, et très-rarement les sujets au-dessus de l'âge de puberté; elle se manifeste sur-tout par des gonflemens des glandes maxillaires et sublinguales, celles du cou et du bas-ventre et celles des poumons; elle y produit des obstructions, des engorgemens et des tumeurs dures et très-opiniâtres, qui ne vont jamais à bonne suppuration (*ægrè suppurantes*). Le virus syphilitique, au contraire, n'affecte jamais d'autres glandes que celles des aines et des aisselles ou du bras, parce qu'il les traverse immédiatement dans son passage à la masse du sang; il y cause des tumeurs qui suppurent, en général, vîte et aisément; l'épaississement ou la coagulation, et les engorgemens que ce virus fait naître quelquefois au prépuce

ou dans les vaisseaux lymphatiques de la verge, se dissipent pour la plupart assez promptement, et se laissent en général résoudre très-facilement : quand il attaque les amygdales, comme il le fait souvent, par l'infection secondaire, il ne commence jamais (chose très-digne de remarque) à agir du dedans au dehors de ces glandes ; il n'y produit jamais ni squirres, ni induration, ni suppuration ; mais il les détruit peu à peu, autant que je crois l'avoir observé, en les rongeant du dehors au dedans, en commençant par des ulcères à leur surface extérieure, et en gagnant ainsi, pour ainsi dire, couche par couche, de la superficie au centre.

Nous observons que le virus syphilitique, lorsqu'il affecte aujourd'hui le systême du corps, agit spécialement sur la partie mucilagineuse et gélatineuse du sang, et qu'il attaque par conséquent, dans le premier cas, les glandes muqueuses des parties génitales et de la gorge, et, dans le second, la peau, les bulbes des cheveux, les ongles et les os, dans lesquels la partie gélatineuse est principalement abondante. De là viennent la chute des cheveux et la perte des ongles, ainsi que les douleurs, les exostoses et les caries des os. Les différentes préparations mercurielles, qui sont, en général jus-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0060-4 DFG

qu'ici, les remèdes les plus sûrs et les plus efficaces pour guérir la syphilis, se montrent toujours très-nuisibles, et hâtent souvent la mort dans la maladie scrophuleuse.

A l'égard de ses effets, et de la rapidité avec laquelle ils ont lieu, le virus syphilitique ne suit, au moins aujourd'hui, aucune loi générale. Il paroît que, pendant les premières années de son apparition en Europe, il se communiqua non seulement plus vîte et plus aisément, mais qu'il étoit aussi beaucoup plus prompt dans ses ravages. De nos jours, appliqué aux organes de la génération, il est, ordinairement, trois, cinq, dix ou quinze jours, et quelquefois même plus long-temps, avant d'y produire des ulcères ou des écoulemens; dans quelques cas beaucoup plus rares, ses effets se montrent dans les premières douze ou vingt-quatre heures après le contact impur.

On ne sait pas davantage pendant combien de temps le virus syphilitique, après être entré dans la masse du sang, ou lorsqu'il affecte le systême du corps secondairement, peut rester caché ou inactif dans le corps. Il reste quelquefois plus, d'autres fois moins long-temps, avant d'occasionner des effets sensibles: il n'y

a pas un praticien qui n'ait observé des cas où le virus est resté dans le corps pendant plusieurs semaines ou même plusieurs mois, sans y causer aucun symptôme apparent. J'ai eu occasion de voir sur-tout un cas dans lequel, après avoir été comme assoupi pendant six mois, il se manifesta à la fin tout d'un coup par des symptômes non équivoques. Il semble même, dans quelques cas, avoir besoin de quelque autre cause pour exciter son énergie.

Si nous étions en possession d'un remède capable de produire cet effet, ce seroit sans doute une acquisition importante pour guider le praticien, ainsi que pour tranquilliser les malades. On a prétendu que la chair du lézard *Iguane*, ainsi que les œufs de tortues de mer, avoient cette propriété remarquable et si desirée : je n'en puis rien dire; c'est aux médecins des climats chauds à vérifier cette assertion. Mais je me suis servi avec succès, dans plusieurs circonstances équivoques ou douteuses, du fer et des préparations ferrugineuses. J'ai vu plusieurs personnes, saines en apparence, mais inquiètes sur leur sort, chez lesquelles, après l'usage de ces remèdes pendant quelques jours, des symptômes évidemment véroliques se sont manifestés : faute d'ob-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0062-6 DFG

servations assez nombreuses, je n'ose pas en tirer une conclusion générale. En communiquant ce résultat au public, les praticiens éclairés pourront déterminer bientôt le degré de confiance qu'il mérite, et si cet effet du fer est constant et général.

Quelquefois le virus syphilitique est absorbé pendant un coït impur par les vaisseaux lymphatiques, et il excite directement des bubons; d'autres fois il semble passer, immédiatement après le coït impur, dans le systême du corps, et y produire des symptômes véroliques à la gorge, à la peau, aux os mêmes, sans exciter aucun symptôme quelconque dans les parties auxquelles il fut originairement appliqué, et sans laisser même la moindre trace à la surface du corps. C'est ce qui donne lieu à des erreurs graves, dans lesquelles les praticiens, aussi bien que les malades, tombent souvent, en croyant que les symptômes véroliques présens sont dus à une maladie ancienne mal guérie; quoique ces symptômes puissent provenir réllemement d'une infection beaucoup plus nouvelle, parce qu'ils ne songent pas, ou ne peuvent pas s'imaginer qu'on peut avoir gagné la vérole sans avoir eu immédiatement auparavant des chancres ou une gonorrhée. On est aussi, par la même raison,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0063-2

sujet à attribuer quelquefois la source de ce mal à des personnes très-innocentes.

A l'égard de l'ordre dans lequel le virus syphilitique attaque les diverses parties du corps, il paroîtroit, d'après l'assertion et la théorie de *J. Hunter*, qu'il suit une marche générale et constante. L'action du virus aux parties génitales excite, selon lui, une semblable action morbifique, par sympathie, à la gorge. Cette action de la gorge excite, par sympathie, une action analogue à la peau; et celle-ci, par la même sympathie, produit à la fin la même action morbifique dans les os. Les observations des praticiens éclairés et sans préjugés montrent que le virus vérolique ne suit point un ordre régulier dans son développement; quelquefois il produit, immédiatement après l'affection des parties génitales, des éruptions à la peau, sans aucun mal de gorge; d'autres fois il attaque les os comme de préférence à toute autre partie. La seule chose qui soit satisfaisante pour l'observateur philanthrope, c'est que les affections des os deviennent de jour en jour moins violentes et moins fréquentes dans les pays de l'Europe où l'art est cultivé avec plus de soin, et où les praticiens sont plus éclairés.

Un fait remarquable qu'on observe quelque-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0064-8 DFG

fois aujourd'hui, et qui a été déja vu par *Cataneus* (1), c'est que, quoique la plupart des hommes soient aisément affectés de manière ou d'autre par ce redoutable poison, il est cependant quelques êtres privilégiés qui semblent n'être aucunement susceptibles de cette contagion, et qui s'exposent à tous les dangers sans y succomber au moindre degré : de même que l'on voit que certaines personnes ne sont pas susceptibles d'être affectées de la petite vérole, quoique, bien loin de fuir les lieux qui en sont empestés, elles s'exposent à toutes les occasions dans lesquelles on ne manque presque jamais de prendre cette maladie. Ces cas, à la vérité, sont rares ; mais il est constant qu'il y a des personnes plus sujettes à être infectées que d'autres, quoiqu'elles aient en apparence la même constitution ; et quelques auteurs croient

---

(1) *Jac.* Cataneï *Tractatus de morbo gallico*, 1504. Morbus contagiosus est, et *ut plurimùm* per coitum cum infecta vel cum infecto contrahitur. Virile membrum vel vulva primò inficitur, ex contactu ulceris in iisdem membris existentis..... Causa fortior vel debilior erit secundùm variam dispositionem individuorum. *Vidi tamen complures concubitus immundorum non recusantes, et in sordes venereas sese praecipitantes, qui tamen nullam inde infectionem hauserunt.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0065-4

avoir observé que celles qui ont une fois été infectées du virus syphilitique sont plus susceptibles de recevoir une seconde fois la même contagion que celles qui n'ont jamais pris cette maladie. Le climat, la saison, l'âge, l'état de la santé, l'idiosyncrasie, sont peut-être, comme dans les autres maladies, les causes prédisposantes. On observe la même différence dans les progrès que fait le mal après la communication du virus. Dans les uns, sa marche est lente, et il paroît à peine faire quelques progrès; tandis que dans d'autres il avance avec la plus grande rapidité, et produit bientôt les plus terribles ravages.

En général, on a observé que les personnes de l'un ou de l'autre sexe qui viennent d'être attaquées d'une maladie fébrile quelconque dans les hôpitaux, pendant qu'elles sont affectées de la vérole, meurent très-souvent; et que les malades des deux sexes, qui ont des écoulemens ou des ulcères aux parties génitales pendant qu'ils contractent une fièvre aiguë, périssent fréquemment, attaqués de gangrène dans ces parties.

Après tout ce que je viens de dire ici, et après ce que j'ai dit dans l'introduction au premier volume de cet ouvrage, il paroît clair et évident :

1°. Que les parties génitales de l'un et l'autre sexe ont été sujettes, de tous les temps et chez tous les peuples connus, à diverses maladies très-ressemblantes à celles que le virus syphilitique produit aujourd'hui en Europe. La blennorrhagie, ou *prétendue gonorrhée* des Juifs, les différens *ulcères des parties génitales*, la pourriture *ou* gangrène du membre viril, les gonflemens des glandes inguinales, les diverses excroissances et rhagades, tous ces symptômes décrits par les anciens auteurs grecs, latins et arabes, et, depuis, par beaucoup d'écrivains, jusque vers la fin du quinzième siècle, en sont des preuves certaines et non équivoques. Mais nous ne trouvons pas la moindre trace, chez aucun de ces auteurs, de cet assemblage des symptômes que le virus syphilitique produit dans le système du corps, et qui constitue proprement la maladie syphilitique.

2°. Que vers la fin du XVe siècle, c'est-à-dire entre les années 1483 et 1493, il a paru, pour la première fois, une maladie nouvelle et inconnue dans les parties méridionales de l'Europe; maladie tellement contagieuse et tellement terrible dans ses ravages, qu'on l'a regardée généralement comme pestilentielle, et que les premiers médecins qui en ont écrit dans le temps

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0067-6 DFG

l'ont appelée maladie pestilentielle (*scorra pestilentialis, morbus pestiferus, pestis inguinaria*); non seulement parce qu'elle se communiquoit avec une étonnante rapidité par l'atmosphère, par les vêtemens, par les ustensiles, par la cohabitation dans le même lit, ou par tout autre contact immédiat d'une personne saine avec une personne infectée, mais aussi parce qu'elle devenoit fatale à un très-grand nombre de malades.

3°. Ce mal, qui se manifesta plus généralement parmi l'armée française venant de Naples, fut appelé le mal de Naples (*malum neapolitanum*), et fut ensuite répandu par les Français en Italie et dans le reste de l'Europe, sous le nom de *mala de Frantzos*, ou *mal français* (*morbus gallicus*). Bientôt après, voyant que cette maladie étoit alors toujours accompagnée, comme la petite vérole, d'une éruption pustuleuse générale sur toute la surface du corps, et plus particulièrement au visage, on lui donna le nom de *Gore* ou *Vérole;* et, pour la distinguer de la petite vérole, celui de *grande gore*, *grande vérole*. Plus tard, en observant qu'elle se propageoit sur-tout par le coït, on la nomma *mal vénérien*, *maladie vénérienne*, ou *syphilis*, *maladie syphilitique*. Les Espagnols, à cause

d'un autre symptôme très-fréquent de cette maladie, lui donnèrent le nom de *las Bubas*, d'où les Italiens ont pris probablement le nom de *Pestis inguinaria* qui se trouve sur l'épitaphe, à Rome, citée ci-dessus.

4°. Cette maladie, quoique nouvelle en apparence, et inconnue aux médecins de l'Europe au quinzième siècle, n'est pas (si ce que disent les Brames est vrai) si nouvelle pour l'espèce humaine : car ceux des Indous qui s'occupent exclusivement des sciences physiques, connoissent cette maladie, et la regardent comme existante depuis un temps immémorial dans l'Indostan et dans la haute Tartarie, sous le nom de *Feu persan* (1). Ils savent très-bien la manière de la traiter, ainsi que la propriété spécifique du mercure; ils ont appris, par des observations nombreuses et bien constatées, que cette maladie, invétérée ou mal traitée, dégénère souvent dans ce qu'ils appellent *Khorah* ou *Judham* (*Elephantiasis*), une des plus anciennes maladies du globe, sur-tout dans les climats chauds de l'Asie et de l'Afrique. Ce dernier mal fut très-connu, comme nous

(1) Voyez *Asiatick Researches*, vol. II, imprimé Calcutta.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0069-9 DFG

l'avons fait voir ailleurs (*chap. XVI*), des Juifs, qui lui donnèrent le même nom que les Arabes; car le Prophète en parle comme d'une chose très-connue : *Fuyez*, dit-il, *la personne affligée de la* JUDHAM *comme vous fuiriez un lion*. Remarquez ici que les Brames disent que la cause la plus fréquente du *Khorah* ou *Judham* est le *Feu persan*, ou virus syphilitique; quoiqu'ils ne nient pas qu'elle vienne quelquefois d'autres causes. Ils connoissent très-bien la *Judham*, puisque eux seuls savent la guérir radicalement; les Juifs, les Arabes, les Grecs, ainsi que tous les médecins modernes l'ayant regardée jusqu'ici unanimement comme incurable. C'est ce dont nous pouvons nous convaincre aisément, en parcourant les différens auteurs qui en font mention, et notamment ce que *Paul d'Ægine* et *Hillary* ont écrit sur ce sujet.

5°. Les symptômes caractéristiques et constans de la vérole ou maladie syphilitique, quand elle se montra en Europe vers la fin du quinzième siècle, étoient : 1°. une éruption générale de pustules non suppurantes sur tout le corps; 2°. des excroissances hideuses, de la grosseur d'un gland, sur toute la peau et principalement au visage, lesquelles se changeoient

souvent en ulcères rongeans, avec un écoulement de matière ichoreuse et fétide, et finissoient fréquemment par la perte des yeux, du nez, des mains et des pieds (1); 3°. des tumeurs et douleurs violentes aux os, qui ne laissoient aux malades aucun repos pendant le jour, et encore *moins pendant la nuit*; 4°. une apathie, foiblesse ou affaissement universel du corps.

6°. Les historiens nous apprennent que *Colomb*, en arrivant aux îles Caraïbes après son *second* voyage, y avoit trouvé, parmi les natifs du pays, une maladie exactement semblable, dans ses symptômes, à la maladie dont nous venons de parler.

7°. On a trouvé vers le même temps, ou peut-être même avant, parmi les habitans des côtes de l'Afrique fréquentées, comme nous l'avons remarqué ailleurs, par les Européens depuis 1452, c'est-à-dire au moins quarante ans avant le retour de Colomb des îles caraïbes, une maladie endémique, dont les symptômes caractéristiques sont des tubercules et excroissances hideuses au visage, des pustules et ulcères rongeans sur le corps, et des dou-

(1) Voyez *Alex. Benedictus*, 1497.

leurs violentes dans les os, sur-tout pendant la nuit. Les Africains appeloient cette maladie, et l'appellent encore aujourd'hui, à cause de la ressemblance des excroissances indiquées avec une framboise, *Yaws*, d'où vient le nom de *Framboesia* des nosologistes. Cette même maladie est contagieuse, se communique par le toucher, et se guérit aujourd'hui radicalement par les mêmes remèdes que la vérole. (*Voy.* ch. XV.)

8°. Une maladie contagieuse, communiquée tantôt par les vêtemens, les baisers, ou le simple attouchemeut, tantôt par le coït, et accompagnée d'ulcères rongeans de la gorge, du visage, ou autres parties du corps, de douleurs nocturnes aux os, et d'excroissances particulières, sur-tout au visage, existe encore de nos jours dans quelques parties d'Écosse, et y est appelée par les habitans *Siwin* ou *Sibbins*, mot celtique et remarquable, qui signifie aussi *Framboise*. (*Voy.* chap. XIV.)

9°. Une maladie nouvelle, très-contagieuse et très-violente dans ses ravages, ressemblante, à bien des égards, au *Siwin*, mais dont la nature, les effets, les progrès et les symptômes sont parfaitement semblables à ceux de la vérole, telle qu'elle s'étoit montrée lors de son apparition au quinzième siècle en Europe, s'est ma-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0072-2 DFG

nifestée depuis peu d'années en Canada, et est appelée par les habitans du Port Saint-Paul *mal anglais*. (*Voy*. chap. XIII.)

10°. Des faits cités ci-dessus, il paroît évident que la syphilis, ou une maladie très-ressemblante dans tous ses symptômes caractéristiques à ce mal lorsqu'il parut en Europe au quinzième siècle, avoit été connue en même temps, ou peut-être même long-temps auparavant, dans les climats chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; et que les mots *Scorra pestilentialis*, *Pestis inguinaria*, *Bubas*, *Mal napolitain*, *Mal français*, *Gore* ou *Vérole*, *Mal vénérien*, *Syphilis* ou *Maladie syphilitique* des Européens; le *Mal anglais* des Canadiens, le *Feu Persan* des Indous, le *Siwin* des Ecossais, et le *Yaws* des Africains, signifient la même maladie, ou au moins des modifications du même mal, qui toutes cèdent parfaitement bien au même traitement mercuriel.

11°. Qu'après l'examen le plus approfondi et le plus impartial, il paroît plus incertain que jamais, d'où cette affreuse maladie, que nous appellons aujourd'hui la Maladie vénérienne ou syphilitique, a pris sa source primitive : si c'est la Perse qui a produit primitivement ce mal, comme le nom de *Feu persan*,

donné par les Indous, sembleroit l'insinuer; si elle a été importée en Europe de l'Inde ou de l'Afrique, ou de quelque autre pays étranger; ou bien si elle a pris naissance en Europe même par un concours de circonstances, de complications ou de causes inconnues : ou bien si la même cause productrice opérant par-tout, dans les différentes parties du globe isolément, et de la même manière, a produit cette maladie dans chaque pays, indépendamment de la communication avec tout autre.

12°. Que ce mal, qui, au commencement de son apparition en Europe, s'est communiqué, sinon par l'atmosphère, au moins, d'après le témoignage incontestable de plusieurs auteurs coutemporains, par le contact immédiat de quelque partie du corps que ce soit, par les baisers, les ustensiles, les vêtemens, etc. (de même que la nouvelle maladie en Canada et le Siffins en Ecosse le font encore généralement aujourd'hui), a perdu peu à peu beaucoup de sa première violence, et est devenu depuis, par degrés, plus doux, au point qu'il se communique rarement à présent autrement que par le coït : encore lui faut-il alors généralement plusieurs jours, et très-souvent des semaines, avant que le virus agisse, ou pro-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0074-4 DFG

duise quelque effet sur les parties génitales. Ses symptômes principaux et caractéristiques, les pustules nombreuses sur tout le corps, les excroissances hideuses et puantes, et les ulcères qui détruisent les yeux, le nez, les mains et les pieds, ont disparu presque entièrement de nos jours en *Europe; les affections* douloureuses des os, *sont* elles-mêmes devenues, depuis les derniers quinze à vingt ans, beaucoup plus rares; et le traitement de cette maladie affreuse, qui altéroit jusque dans sa source et menaçoit d'anéantir la race humaine, est devenu aujourd'hui aussi simple que facile pour le médecin éclairé, sur-tout si le malade cherche à temps du secours.

13°. Que, lorsque cette maladie est maltraitée et invétérée, ainsi que lorsqu'elle est accompagnée des complications les plus dangereuses et les plus opiniâtres, nos connoissances modernes promettent à l'art des ressources simples et inconnues jusqu'ici, qui tendront sans doute à faciliter le traitement, à le rendre, sous tous les rapports, moins dangereux et plus certain qu'il ne l'est par les méthodes connues, et à changer ainsi cette maladie terrible, qui menaçoit, par ses ravages, l'existence et la propagation de l'homme, en une affection aisée à

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0075-0

supporter et facile à extirper jusque dans ses plus profondes racines.

Tous ces résultats, rapprochés, comme je l'ai fait, donnent lieu à différentes conjectures dont je vais présenter les principales, parce qu'elles peuvent jeter quelque lumière sur l'origine obscure de cette maladie.

La connoissance de la vérole ou maladie syphilitique dans l'Indostan depuis un temps immémorial; son existence en Afrique comme une maladie endémique, reconnue des premiers voyageurs; les diverses maladies des organes de la génération, décrites par les Grecs, les Romains et les Arabes; l'ulcère corrosif et la pourriture de la verge du malheureux *Héron* au cinquième siècle, à Alexandrie; les gonorrhées ou écoulemens; les différens ulcères corrosifs des parties génitales, venant *propter decubitum cum muliere fœdâ* : tous ces maux dont j'ai fait mention dans l'introduction du premier volume de cet ouvrage, m'ont suggéré l'idée que la vérole a peut-être déja fait plus d'une fois le tour du globe. Ce globe, la race humaine et ses maladies sont bien vieux; tandis que l'histoire, ou du moins nos connoissances historiques sont bien jeunes.

La maladie syphilitique, se montrant pour

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0076-6 DFG

la première fois dans un climat quelconque, est très-violente dans ses effets; mais elle l'est beaucoup plus lorsqu'elle est importée d'un pays chaud dans un climat froid : la maladie moderne du Canada en est une preuve évidente, et la vérole qui a paru au quinzième siècle en Europe pourroit probablement servir à confirmer la même chose. Après un certain laps de temps, ce mal semble devenir plus doux; ses progrès sont moins prompts; ses symptômes sont moins violens; quelques-uns se perdent entièrement; peut-être n'affecte-t-il à la fin, à une époque de son déclin plus avancée, que les parties génitales, pendant que dans son commencement, ou en se renouvelant, ou en attaquant un peuple nouveau, ou en se compliquant avec quelque autre cause morbifique, le virus agit avec plus d'énergie, plus de violence. D'après ce que je viens de dire, il se pourroit bien que plusieurs gonorrhées, ulcères, etc. des Grecs, des Romains, etc., fussent réellement les effets tardifs du virus syphilitique vieilli, et, si j'osois m'exprimer ainsi, usé ou épuisé en énergie, que les Romains avoient reçu des Grecs, les Grecs des Égyptiens, les Égyptiens par le commerce de la côte du Malabar, ou par les guerres, ou bien, par le commerce direct, de la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0077-1 DFG

Perse : pays, qui d'après la tradition des Brames, a fourni ce mal au peuple de l'Indostan, et les Perses, peut-être des Juifs ou d'un autre peuple, etc. La plupart des maladies des parties génitales des anciens ne seroient ainsi que des modifications ou des effets du virus vérolique, comme celles de nos jours; quoiqu'il soit bien certain que ces mêmes maladies peuvent provenir aussi quelquefois et proviennent actuellement d'autres causes et d'autres acrimonies d'une nature tout-à-fait différente de celle du virus syphilitique.

Peut-être le virus, en se répandant et en se multipliant, se divise-t-il et s'use-t-il par degrés, au point qu'il s'éteint à la fin tout-à-fait, et qu'il disparoît de la surface, sinon du globe entier, au moins d'une partie du globe, probablement pour reparoître avec une nouvelle force, après des siècles ou des milliers de siècles, dans une ou dans différentes parties de la terre. La lèpre autoriseroit peut-être une telle conclusion : extrêmement répandue en Europe, sur-tout dans les quatorzième et quinzième siècles, elle a disparu, au point qu'on ne voit guère aujourd'hui que çà et là, dans les grandes villes de l'Europe, quelques cas isolés de cette maladie. On pourroit penser la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0078-7 DFG

même chose de la *mentagra*, ou dartre du menton, dont *Pline* (Hist. nat. lib. 26, ch. 1.) parle comme d'une maladie extrêmement contagieuse par les seuls baisers et le moindre contact, qui a régné pendant quelque temps à Rome, et qui a entièrement disparu depuis.

Il paroîtroit au moins probable que tout virus ou poison contagieux a perdu une partie de son énergie ou de sa virulence, dès qu'il cesse de pouvoir se propager par l'air; dès qu'il lui faut, pour se communiquer, le contact immédiat; et qu'il est devenu encore plus foible lorsque le simple contact ne suffit plus, et qu'il lui faut peu à peu quelque chose de plus, telle qu'une application plus immédiate ou plus intime, ou enfin un temps plus long; lorsqu'il n'agit même plus sur la peau en général, qu'il exige, pour se communiquer, une surface plus délicate, plus irritable du corps, et qu'il demande même, dans cette circonstance favorable, un temps plus ou moins long pour produire ses effets. C'est à cette époque avancée qu'il ne se communique plus que par une surface rouge ou humide, et qu'il a besoin d'un contact immédiat, même quelque temps continué, pour pouvoir produire des Blennorrhagies ou des ulcères aux parties génitales, avant qu'il affecte le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0079-5 DFG

systême du corps. Il est vraisemblable qu'il vient à la fin une époque où il cesse entièrement de pouvoir affecter le systême du corps, où il affecte même rarement les glandes inguinales, et où ses effets sont limités aux seules parties génitales. Nous nous trouverions alors dans le même état à peu près dans lequel nous voyons, d'après les auteurs anciens, que les Grecs et les Romains, et après eux le reste des habitans de l'Europe, étoient jusqu'au quinzième siècle. Le virus seroit alors incapable de produire d'autres maux que des maladies entièrement locales.

Peut-être les dartres, maladie si répandue aujourd'hui en France, ne sont-elles que l'effet tardif du virus syphilitique usé ou dégénéré. On seroit tenté de croire que chez un peuple qui a eu les premiers germes de la vérole répandus chez lui, le virus doit s'user ou dégénérer le premier; et quoiqu'il soit encore dans cet état contagieux et qu'il se communique très-aisément d'une personne affectée à une personne saine, ou d'une partie à l'autre du même malade, sur-tout par des égratignures de la peau, au nez, aux yeux, etc., il se borne à ces parties, et ses effets sont limités à la peau.

Il n'est pas douteux que l'art plus éclairé,

des moyens plus efficaces, et des secours administrés plus à temps, pourront accélérer l'arivée de cette époque heureuse.

Les auteurs qui ont écrit à l'époque de l'apparition de la vérole en Europe, nous apprennent que cette maladie se communiquoit alors par l'air, par *les vêtemens*, par les ustensiles et le moindre contact. Le docteur *Bowman* nous apprend que les habitans de Saint-Paul en Canada, où la maladie n'avoit été apportée que depuis très-peu de temps, gagnent la vérole par l'air, en mangeant avec la même cuiller, en buvant dans le même vase, en fumant du tabac de la même pipe. Les premiers auteurs ne font mention ni des gonorrhées, ni des ulcères aux parties génitales. Le même *Bowman* dit, dans son rapport au Gouvernement anglais, que les malades, en Canada, perdent le nez, la langue, les yeux, des portions des extrémités, par ce virus, sans avoir souvent la moindre affection dans les parties génitales; ce qui prouve qu'une personne peut être vérolée jusqu'aux os sans avoir contracté le mal par le coït, et sans avoir eu ni gonorhée, ni ulcère, ni aucun autre mal aux organes de la génération (*Voy.* ch. XIII). En Europe, au contraire, il est bien rare aujourd'hui de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0081-2 DFG

voir un malade affecté de symptômes de la vérole dans le systême du corps, sans qu'il ait eu auparavant ou une gonorrhée ou des chancres.

En considérant que l'éruption verruqueuse à la peau, et principalement au visage, étoit un symptôme caractéristique de la vérole au quinzième siècle; que celle-ci avoit alors une grande ressemblance avec le *Yaws*, tant dans sa manière de se communiquer fréquemment sans coït que dans les autres symptômes et dans ses progrès, et que la guérison de ces deux maladies est absolument la même; en considérant, dis-je, cette grande ressemblance entre la vérole du quinzième siècle et le *Yaws* des Africains, je ne m'étonne plus que *Sydenham* et plusieurs autres médecins avant lui aient avancé comme très-probable que la vérole, ou maladie syphilitique, venoit originairement plutôt de l'Afrique (1) que de l'Amérique ou des îles Caraïbes, comme on l'a cru si longtemps et si généralement en Europe.

On a objecté contre cette ressemblance que,

(1) J'ai observé plus haut que ses côtes furent connues et fréquentées par les Européens plus de quarante ans avant la découverte de l'Amérique.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0082-8 DFG

d'après les observations de plusieurs praticiens, le *Yaws* n'attaquoit jamais deux fois la même personne. Nous avons fait voir, dans les chap. XIII et XIV, que les Canadiens et les Écossais avoient la même opinion sur leurs maladies respectives. Mais *supposons* vraies ces observations sur *le Yaws*, je dis qu'on a regardé l'éruption verruqueuse de la peau, celle du visage sur-tout, comme le symptôme caractéristique et essentiel du *Yaws*, et qu'on a confondu ainsi évidemment cette éruption avec la maladie elle-même dont elle ne fait qu'un symptôme. N'aurois-je pas le même droit de dire que la vérole ou maladie syphilitique n'attaqua qu'une seule fois l'homme, qu'elle a disparu ou qu'elle n'existe plus aujourd'hui en Europe, parce que je ne vois plus ce symptôme hideux qui fut son compagnon fidèle, inséparable et caractéristique, depuis 1493 jusqu'en 1520, et peut-être même jusqu'en 1550? Si les nègres ont des ulcères ou des taches ou pustules à la peau, des douleurs dans les os, des exostoses, etc., sans cette *éruption verruqueuse*, les médecins et chirurgiens éclairés diront et prononceront, sans doute, que ces nègres sont affectés de la vérole, comme ils le diront de leurs compatriotes européens, qui ont ces mêmes

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0083-4

symptômes aujourd'hui, sans ces *excroissances ichoreuses.*

Mais, après tout ce que nous avons dit, il reste toujours à décider la question principale. D'où vient ce venin, ce poison, ou virus spécifique, qui a produit originairement la vérole dans quelque partie du monde que ce soit? Tire-t-il sa source du virus d'un autre animal, comme quelques auteurs l'ont insinué? S'engendre-t-il dans le corps de l'homme même, ou naît-il hors du corps, et se développe-t-il seulement y étant appliqué par l'air, par des *effluves*, ou par le contact immédiat? Faut-il regarder ces germes de poisons animaux et ces particules contagieuses comme des êtres vivans, qui, dans leur source ou première jeunesse, poussent et agissent avec une énergie surprenante, s'épuisent par degrés, ou qui, transportés hors de leur pays natal dans un climat froid, dégénèrent peu à peu, et meurent à la fin? Il seroit au moins curieux et utile de savoir pourquoi ces sortes de maladies contagieuses deviennent tout-à-coup, dans de certains temps, plus violentes, plus venimeuses, plus fatales au genre humain. Doit-on attribuer cet effet de préférence à des exhalaisons particulières, produites par des révolutions singulières, qui arrivent de

temps en temps à notre globe? Faut-il le rapporter à de certaines complications, ou à d'autres causes absolument inconnues jusqu'ici, ou à un contact avec une matière âcre d'une maladie d'un autre animal, comme nous voyons que les ulcères au pis des vaches qu'on nomme la *petite vérole des vaches* (*cow-pox*, en Angleterre), doivent leur source aux mains de la personne qui les trait, après avoir manié la tumeur ulcéreuse des pieds des chevaux affectés des ulcères aux jambes que les anglais appellent *the grease* ou *sore heels?* Ces questions seront peut-être toujours une énigme pour ceux mêmes qui s'occupent de ces recherches. Cependant les faits suivans pourront bien se lier un jour avec d'autres découvertes: c'est cette seule raison qui m'engage à leur donner une place ici.

J'ai dit ailleurs que quelques auteurs ont cru que le virus vérolique ou syphilitique avoit été engendré dans le corps de l'homme même, qu'il s'y engendre même encore aujourd'hui quelquefois de cette manière, et qu'on attribue notamment cet effet à la chair et aux œufs du lézard *Iguane*. Je ne nie pas la possibilité d'une telle assertion; mais jusqu'ici il nous manque des faits positifs pour nous autoriser à la regarder comme vraie: il paroît plutôt qu'on a

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0085-5

confondu l'effet avec la cause, ou qu'on s'est laissé tromper par des apparences. Il me paroît beaucoup plus vraisemblable que le virus peut rester long-temps caché ou inactif dans le corps, et que la chair de l'Iguane, ou quelque autre cause quelconque, ne le produit pas, mais excite ou développe seulement son action dans le corps. D'autres écrivains ont avancé que le virus syphilitique s'engendroit dans les pays chauds, sur-tout en Afrique, par la passion brutale de la bestialité. J'abandonne ces conjectures, et je me borne à citer quelques faits qui peuvent avoir quelque rapport avec cet objet.

Pauw, dans ses *Recherches philosophiques*, tome I, dit, d'après le témoignage de *Vespuce* (1), témoin oculaire, que dans plusieurs endroits en Amérique, les femmes tâchoient de remédier au défaut physique d'organisation

(1) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur et turpia : et hoc quidem earum artificio et mordicatione quorumdam animalium venenosorum ; et hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quae illis, ob defectum curae, flaccescunt, et multi eorum restant eunuchi.* Relation d'Albéric Vespuce, imprimée en caractères gothiques, à Strasbourg en 1505, chez Matthieu Hupfuff.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0086-1 DFG

des hommes, en faisant enfler singulièrement leur membre génital : elles y appliquoient, entre autres drogues, des insectes venimeux et caustiques, qui, étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piqûre, un gonflement considérable et monstrueux. Selon *Pauw*, la première *origine de la vérole* est due à la piqûre de ces insectes venimeux.

Pline (le naturaliste) observe que les hommes mordus par le scorpion, en Italie et en Espagne, se sentent affectés d'un violent priapisme et d'un desir vénérien (*satyriasis*), qui se calment par le coït; mais il dit que la femme souffre d'un tel coït.

La piqûre de l'insecte appelé *Furia infernalis* devient mortelle. Les morsures de certains serpens et des animaux enragés produisent des effets très-marqués dans l'économie animale.

J'ai remarqué, chap. XV, que de certaines mouches cherchoient avec grande avidité les excroissances ulcérées des malades affectés du *Yaws*, pour y sucer le poison ; souvent elles le déposent ensuite, par une espèce d'inoculation, sur le visage des personnes saines, et propagent ainsi ce mal chez un grand nombre d'hommes en peu de temps et à la fois.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0087-7 DFG

J'ai développé sans réserve, dans cet ouvrage, mes opinions sur la nature, l'action et les effets du virus, et sur l'histoire de la maladie syphilitique. Le lecteur voudra bien distinguer soigneusement tout ce qui est opinion ou hypothèse d'avec les théories établies sur des faits exacts et sur des observations fidèles et multipliées. Ces dernières seules ont le droit de servir à l'établissement d'un systême plus raisonnable du traitement de ces maladies. Quant aux premières, que j'ai indiquées partout par les expressions *il semble*, *il paroît*, *il est probable*, etc, je ne les ai employées dans aucun conseil de pratique; je les ai insérées uniquement pour exciter les jeunes médecins à la recherche de la vérité; je n'y tiens nullement, et conséquemment je n'entrerai jamais avec les critiques dans aucune discussion sur cet objet.

Cette remarque s'applique plus particulièrement à ce que j'ai dit sur l'origine du virus syphilitique et sur la source de la vérole, ainsi que sur la manière d'agir du mercure et de ses préparations.

Les auteurs sont partagés, sur-tout aujourd'hui, sur ce dernier objet. Quelques-uns croient que tous les médicamens antisyphilitiques, minéraux

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0088-3 DFG

et végétaux, agissent d'après un seul et même principe, en fortifiant ou stimulant les forces vitales et le systême artériel : *J. Hunter* et ses sectateurs pensent qu'ils agissent en produisant dans l'estomac, ou dans la partie à laquelle ils sont appliqués, une action morbifique, qui, se communiquant par *sympathie* à tout le corps, suspend et détruit celle du virus syphilitique. *Darwin* soutient que le mercure détruit le virus en stimulant simplement les vaisseaux absorbans des ulcères syphilitiques. Pour moi, il me paroît plus vraisemblable que les remèdes mercuriels entrent dans la masse des humeurs, se mêlent avec le virus, et exercent sur lui une action chimique directe, par laquelle sa nature et ses effets sont détruits. Je fonde cette opinion sur les raisons suivantes. Nous observons que plusieurs médicamens pris à l'intérieur s'absorbent dans la masse du sang, et y produisent des effets plus ou moins évidens. La térébenthine et les baumes donnent une odeur particulière à l'urine; la rhubarbe, la garance, la betterave la colorent; le soufre, l'ail pris à l'intérieur, affectent fortement l'odeur de la transpiration; les oxides et les sels mercuriels, introduits dans l'estomac, blanchissent, après quelque temps, l'or que le malade porte sur son corps; le

mercure est trouvé souvent revivifié et dans son état métallique dans les os et dans les cavités du corps; la garance prise en poudre ou décoction colore les os; l'acide muriatique oxigéné, administré à l'intérieur, décolore l'urine. Les médicamens mercuriels ne produisent, en général, ni salivation ni ulcères de la bouche au commencement, mais bien deux, trois ou quatre semaines après : cependant, on seroit tenté de croire, d'après la théorie exposée ci-dessus, que leur action devroit être plus forte et plus énergique au commencement qu'après, puisque l'estomac y étant, pour ainsi dire, plus accoutumé, sembleroit devoir en être par conséquent moins affecté.

Quant à l'opinion de *Darwin*, que le mercure n'agit qu'en stimulant les vaisseaux absorbans, je ne vois pas comment ce surcroît d'action peut suffire pour changer la nature du virus. D'ailleurs, ce qui est sur-tout digne de remarque, la matière prise d'un ulcère évidemment syphilitique, et triturée avec l'oxide de mercure gommeux, avec laquelle le docteur *Harrison* a essayé l'inoculation de la vérole à plusieurs reprises, n'a produit aucun effet; tandis que l'autre moitié de la même matière, non triturée avec le mercure, a donné des chan-

cres. Il paroîtroit donc que ces médicamens agissent directement sur le virus syphilitique : et ce, que je prie mes lecteurs de noter particulièrement, ce n'est pas dans les maladies syphilitiques seulement et avec les médicamens mercuriels qu'on observe cet effet ; les remèdes oxigénés *agissent chimiquement* sur divers autres poisons animaux très-différens dans leur nature. M. *Cruickshank* vient de le prouver par une expérience directe très-intéressante : en mêlant, soit l'acide nitrique, soit l'acide muriatique oxigéné avec la matière de la petite vérole, il a eu le même résultat que le docteur *Harrison* avec le virus syphilitique par le moyen du mercure ; la matière mêlée avec le remède oxigéné n'a jamais produit la petite vérole par inoculation, pendant que la même matière inoculée sans mélange a toujours fait naître cette maladie.

Au reste, de quelque manière qu'on considère cette dernière partie de mon ouvrage, on y verra toujours la science médicale plus avancée dans l'histoire et dans le traitement de la maladie qui en fait le sujet, que dans les auteurs qui m'ont précédé ; et j'aurai entièrement rempli mon objet, si je fais voir ici, comme j'en ai eu l'intention, et comme le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0091-0 DFG

pensent tous les médecins philosophes, que l'art de guérir marche vers sa perfection, lorsqu'il s'associe les lumières de toutes les différentes branches de la philosophie naturelle.

TRAITÉ

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0092-6 DFG